

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
PIERRE LOUYS..... Paroles de Verlaine	451
GEORGES BERNANOS ... Le témoignage d'un visionnaire ou un « Français moyen » dans un monde de surhommes ...	460
TAHA HUSSEIN..... L'Arbre de misère (<i>suite</i>)	466
RENÉ MARAN	De l'exotisme de l'abbé Delille à l'exotisme de Baudelaire..... 497
ALEXANDRE KOYRÉ..... La Cinquième colonne	501

CHRONIQUE

RENÉ DUMESNIL



ÉGYPTE : 12 PIASTRES



A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





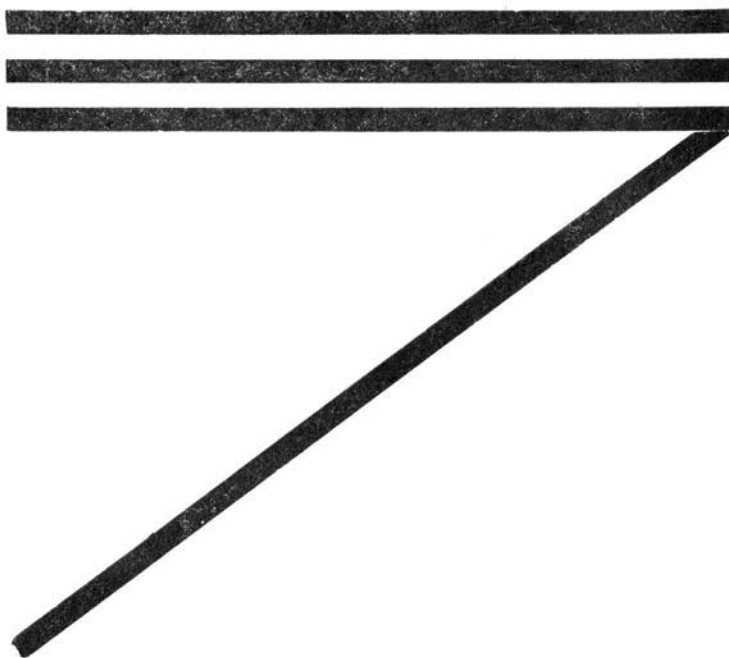
5

VALAVANIS

27 SOLIMAN DACHA

TELEPH: 55199

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus
que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde
des intérêts de leur famille.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE

PAROLES DE VERLAINE (1).

En 1889, j'ai quitté le lycée. J'avais le plus ardent désir de connaître... oh ! pas un seul homme de lettres, mais deux ou trois poètes : Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia, Paul Verlaine.

A la seule pensée de me présenter à eux, je me sentais défaillir d'intimidation. Non pas que je fusse naturellement timide : vers la même date, je me serais bien tenu devant le maréchal Canrobert, le cardinal Langénieux ou le président Carnot. Mes dix-neuf ans ne s'éblouissaient ni des uniformes, ni des titres. Mais l'ombre de Paul Verlaine m'aurait fait rentrer sous terre.

Vingt-deux ans plus tard, j'éprouve encore les mêmes sentiments en relisant mes notes de jeunesse. Nous comprenons le génie d'un politique ou d'un savant ; nous embrassons la logique de son raisonnement. Nous ne comprendrons jamais le génie d'un poète. Le poète évolue dans le surnaturel, en dehors de toute logique, et de toute critique par conséquent. Et s'il nous intimide, c'est par la vaste *terra incognita* que lui seul a explorée, dans sa pensée mystérieuse.

Pour le dire bref, je ne voulais pas aller voir Verlaine sans compagnon. Le 5 janvier, j'ai invité un de mes

(1) Pour commémorer le cinquième anniversaire de la mort du poète, nous republions ce texte qui a paru dans le numéro d'octobre 1910 de *Vers et Prose*.

camarades de classe, André Gide ; le 6, j'ai reçu sa réponse, et le mercredi 8 janvier 1890, en rentrant chez moi, le soir, j'écrivais le récit de notre visite. J'avais à peine dix-neuf ans et il est inutile de dire qu'aujourd'hui je serais tenté de corriger ce récit ; mais je n'en changerai *pas un mot* : sa valeur documentaire est plus intéressante que mes scrupules d'écriture.

Le 8 janvier 1890, Verlaine demeurait à l'hôpital Broussais, rue Didot, devant les fortifications de Malakoff. A dix heures du matin, nous nous présentons.

« *M. Verlaine?*

— *Il n'est pas l'heure, monsieur. Revenez de 1 heure à 3.*

— *Est-il impossible d'entrer? Nous demeurons très loin.*

— *En ce cas, attendez une demi-heure. Quand le médecin sera parti... »*

Pendant une demi-heure nous flânonnons sur les fortifications. Le fond des fossés était couvert de gelée blanche à l'ombre. Au delà, des remblais, Gentilly dans la brume. De l'autre côté, la Tour Eiffel émergeait des brouillards. Avec des efforts, on pouvait donner une certaine poésie à ce paysage idiot.

Nous sommes revenus dans la rue sans maisons, et longtemps nous avons erré, moi très ému, Gide plus peut-être qu'il ne voulait le paraître. Jamais je n'oserais entrer. Et s'il y avait là d'autres jeunes? Qui parlerait? Que dire? « Il y a des prunes bonnes pour la soif le long de la route de Weimar? » Jamais, jamais je n'oserais.

Nous sommes entrés néanmoins.

Quelqu'un nous indique « le premier corridor à gauche ».

Ce corridor mène à une grande salle longue avec une rangée de lits de chaque côté. Parler au milieu de tous ces gens! Où est-il, Lui? Nous collons nos fronts à la porte vitrée et nous comparons à toutes les têtes les bribes de portraits qui flottent dans notre mémoire. Impossible de reconnaître...

« *Il faut demander à un interne.*

— *Demande, répond Gide.*

— *Non. Toi.*

— *Non. C'est toi qui parles. C'est convenu.*

— *Pas du tout. Je parle à Verlaine ; toi, à l'interne.»*

Mais Gide ne voulait parler à personne, ni à Verlaine, ni à l'interne. Je ne sais qui vint à notre secours. Il fallait traverser la salle, prendre le couloir du fond. Enfin, nous trouvons une vieille infirmière qui nous dit : « Dans cette salle, monsieur. »

C'était une chambre carrée avec une seule fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin.

Vite, je tourne mon regard sur les six lits qui occupent la petite chambre. Je ne reconnais pas. . . Où est-il ?

« M. Verlaine ? dis-je tout bas à un garçon.

— *Ici, monsieur.»*

Émotion. Choc. Je m'étais fait une image du poète d'après ses œuvres et son portrait. J'avais devant moi l'homme vivant. Mon journal développe ceci plus qu'il n'est nécessaire, puis essaie un dessin assez mal écrit mais que je copie sans y rien changer :

Un visage socratique à un point inouï. Des yeux de faune, très obliques, un front énorme, une barbe inculte, longue, poussant jusque sous les yeux, mais très rare sur le menton ; voilà ce qui me frappa tout d'abord.

Puis je regardai tout autour. Quelle misère ! Sur un lit de fer, des draps grossiers et sales, et, au fond, adossé sur un oreiller presque vide, et lisant l'Intransigeant, il avait sur la tête un bonnet de coton pâle, d'où tombaient sur un gros cou des mèches droites de cheveux gris, et sur le corps une chemise en grosse toile marquée de majuscules noires HÔPITAL BROUSSAIS. La chemise, entièrement ouverte par devant, laissait voir sa poitrine velue, grise et grasse.

Je me rappelle cette vision comme si elle datait d'hier, et bien que ce détail ne se retrouve pas dans mes notes, je puis dire que la chambre comptait trois lits à droite et trois lits à gauche de la fenêtre. Verlaine occupait, à droite, le lit du milieu.

Nous nous approchons. Il salue, ramène vivement sa chemise, rougit un peu, et nous fait enlever ses manuscrits de la chaise

qui est près de son lit. Je vais prendre une autre chaise dans un coin. Nous nous asseyons, et je commence.

Il fallait bien que ce fût moi, puisque Gide ne voulait rien dire, pas même à l'infirmier.

Je m'excuse de me présenter sans être connu de lui, je lui dis que nous voulons fonder une revue littéraire et que nous venons lui demander ses conseils. Et nous causons.

Nous avons parlé un peu de la revue, beaucoup de lui.

Heureusement !

Pendant qu'il parlait, je regardais la chambre. Auprès de lui, un vieillard févreux se retournait dans son lit, essayant de dormir, dérangé par le bruit de nos voix. Contre le mur d'en face, trois autres févreux. Le lit où je posais mon chapeau était vide.

Ses manuscrits... oh ! ses manuscrits !... Des chiffons de papier ayant pour enveloppe un morceau de vieux journal. Sur sa table de nuit en sapin usé, un verre, un flacon de vin, un broc d'étain contenant une boisson jaune pâle ; puis des lettres adressées à lui et à Lepelletier ; et des chiffons de mouchoirs.

Au-dessus de sa tête, son numéro de lit, sa pancarte :

VERLAINE Paul,
homme de lettres

et sur une planche, très étroite, des lettres, des feuillets, et une pile de livres brochés recouverts de papier de journal, au bas de laquelle est une Bible.

Dans l'intérieur de sa table de nuit, à l'endroit où l'on met les pots de chambre, des manuscrits encore et les épreuves de ses Poèmes saturniens, en réimpression. Il nous les montre. A chaque page, des corrections au crayon ou à la plume, mais toutes les corrections, ou presque toutes, sont raturées.

Pendant que nous regardions ces épreuves, Verlaine s'est levé.

Il enfle pesamment un vieux pantalon, puis un gilet gris maculé de taches et tout effiloché, puis la robe de chambre en gros drap bleu usé des malades d'hôpital.

Et nous sortons.

Dans la cour-jardin de l'hôpital, le long des murs où toussaient des vieillards, nous avons causé avec Verlaine jusqu'à midi dix, c'est-à-dire pendant une heure et demie environ. Voici ce que j'ai noté en rentrant chez moi :

« Bonheur » est terminé. C'est un livre très dur, qui fera contraste avec « Parallèlement ». C'est un bonheur qui ne paraîtra pas heureux. »

J'entends encore Verlaine dire ces mots-là. En 1890, il avait quarante-cinq ans ; mais cet âge moyen ne le désignait en aucune façon. Il était très vieux, déjà, par le corps, et très jeune, encore, par l'esprit. Il avait le visage d'un vieillard et l'âme d'un enfant. Il sentait cela comme nous, et lorsqu'il voulait prononcer une parole importante, il prenait une voix d'archiprêtre. Du même ton sur lequel le curé de Notre-Dame dirait : *In principio erat Verbum*, Verlaine nous révélait : *« Bonheur sera un livre dur. »* Ceux qui l'ont entendu parler me comprennent.

Il poursuivait :

« D'autre part, je continue « Parallèlement ». C'est un sujet qui me plaît. Mais tout cela est fini. Ces quatre volumes de ma dernière œuvre, « Amour », « Sagesse », « Parallèlement », « Bonheur », c'est ce que j'appelle ma Tétralogie. . . »

« Du reste, je vais réunir tout cela. Je vais publier mes Œuvres complètes. Cela comprendra d'abord mes œuvres de jeunesse : « Poèmes saturniens », « la Bonne chanson », « les Fêtes galantes », « les Romances sans paroles » et, d'autre part, mes quatre dernières œuvres qui se suivent. »

« Quant à « Jadis et Naguère », ce sont des raclures de tiroirs que je disperserai dans mes autres œuvres. . . Sauf cependant pour les contes de la fin. J'en ferai d'autres, et je les réunirai, en un volume séparé. »

Puis un geste de découragement :

« Et maintenant je ne ferai plus de vers. Je deviens gâteux. Je n'ai plus d'invention. Je ne peux plus. Et puis, j'ai assez de cette vie-là. Quand j'étais jeune et jusqu'à ces dernières

années, j'avais de quoi vivre, j'avais « mon petit boursicot », comme tout le monde. Et puis, à la mort de ma mère, je me suis laissé dépouiller et je n'ai plus un sou. Avant cela, quand je n'avais pas à me préoccuper de l'argent, je ne m'étais pas imaginé que mes œuvres me rapporteraient rien, et j'avais signé avec Vanier des traités écrasants ; mais aujourd'hui, ce n'est plus ça : j'ai besoin de cela pour vivre et je ne peux pas le laisser continuer à éditer mes vers pour rien... J'ai voulu faire changer mes traités. Vanier ne veut pas. Aussi, je vais éditer mes œuvres moi-même.»

Il se découvre :

« Je me fais éditeur, messieurs ! Et ensuite, je ferai uniquement de la prose. J'essaierai d'écrire dans les journaux, dans le Figaro. J'ai un petit nom .

Nous nous récrions. Si Rollinat écrit dans le Figaro, il est évident que Verlaine...

« Oui. Mais je n'ai pas le nom de Rollinat... Oh ! ce Rollinat ! Comme ils l'ont lancé ! Jamais ! jamais on n'a lancé personne comme ça !... Oui, j'essaierai d'écrire dans des journaux : le Figaro, le Gil Blas... J'avais pensé à l'Écho de Paris, mais je n'y ai que des ennemis.

— *Pourtant Lepelletier a fait sur vous des articles qui...*

— *Oh ! Lepelletier, je crois bien ! c'est mon vieil ami de collège... Mais ce sont les autres, tout le cénacle qui vient de se réunir dernièrement. Leconte de Lisle ! cet homme-là ne peut pas me sentir.*

Nous demandons pourquoi, et Verlaine nous raconte des histoires assez embrouillées. Cela date de la guerre. En 1870, Verlaine s'est moqué de Leconte de Lisle, qui, âgé de 52 ans, ne s'enrôlait pas dans les bataillons de marche. Le vieux poète lui garde une rancune vivace. Mais Verlaine nous croit plus informés que nous ne le sommes ; et sans essayer de reproduire ce qu'il nous dit, je note simplement que le récit n'est pas clair.

Leconte de Lisle a crié récemment à un ami de Verlaine :
« Mais il ne mourra donc jamais ! »

« *Vous le voyez, disait Verlaine doucement. Il veut ma mort.* »

Puis, reprenant contre lui-même la voix de Leconte de Lisle :

« *Et quels vers! Du charabia! On n'y comprend rien!* »

Et avec un soupir de lassitude :

« *Enfin, il m'a en horreur... Et Mendès aussi... Comme il a peu d'originalité, ce Mendès!... Coppée, dont on dit tant de mal, en a plus que lui. Il n'a pu faire que des pastiches. Mais de très bien! Du Victor Hugo beaucoup mieux! et du Leconte de Lisle bien supérieur!* »

Après plus de vingt ans écoulés, j'entends encore Verlaine dire avec toute sa conviction : « Du Victor Hugo beaucoup mieux ! et du Leconte de Lisle bien supérieur ! »

Ici, nous lui parlons des « décadents » comme on disait alors, et en particulier de René Ghil pour qui j'ai toujours eu une réelle admiration ; mais Verlaine n'était pas décadent le moins du monde.

« *Ghil, il prend une phrase déjà obscure, et puis il la retourne. Moi, je ne comprends rien à ce style-là. C'est tout à fait Belle Marquise, vos beaux yeux, etc. Je lui ai même dit cela une fois. Je l'ai comparé au Maître de Philosophie du Bourgeois Gentilhomme. Mais il s'est piqué. C'est qu'il est très sincère. Aussi, depuis, il ne me sert plus sa revue. Je n'entends plus parler de lui, et nous sommes presque brouillés... [Se reprenant.] Brouillés... entendons-nous! autant qu'on peut l'être en littérature. [Verlaine disait cela d'un ton qui signifiait : Entre poètes, on ne se brouille pas.] Il continue à écrire et cela m'ennuie qu'il ne change pas de genre parce que c'est un esprit charmant. Et quels jolis titres il trouve! Le Meilleur Devenir! Le Geste Ingénu!* »

Verlaine s'arrête, ouvre les bras, sourit :

« *Le Geste Ingénu!... C'est adorable!* »

Puis, devant nos questions :

« *Il n'est pas seul, d'ailleurs, à avoir du talent! Henri de Régnier! Francis Viéll-Griffin! et surtout Mallarmé, le chef d'eux tous! Mallarmé est un esprit charmant.* »

« Esprit charmant ». C'était, dans la bouche de Verlaine, la formule de la sympathie littéraire. Il le disait de Mallarmé. Il l'avait dit de René Ghil, et quelques minutes plus tard, parlant d'Anatole France, il répétait du même ton : « C'est mon ami. C'est un esprit charmant. »

La conversation reprit sur le sujet de la nouvelle école :

« Ils me trouvent arriéré aujourd'hui, disait-il. Je reçois tous les jours la visite de jeunes gens qui me demandent pourquoi je ne fais pas de vers de quatorze, seize ou dix-huit syllabes. Mais pourquoi? Au delà de treize syllabes, les vers ne se tiennent plus. Je trouve qu'on peut tout faire tenir dans l'alexandrin et que c'est bien assez de l'avoir disloqué comme je l'ai fait. — Ainsi, regardez : dans « Bonheur », il y a un vers où j'ai fait entrer le mot trans-sub-stan-ti-a-ti-on. Eh bien, il ne s'agit pas de le mettre au hasard! Il faut l'essayer à tous les endroits du vers. Il y a là comme un travail de menuiserie, de charcuterie plutôt. Il faut arrondir le vers comme un boudin. »

Ici, Gide se hasarde à poser une question : que pense Verlaine de l'article que lui a consacré Maurice Spronck dans ses *Artistes Littéraires* publiés il y a trois mois? Mais Verlaine vivait dans une simple ignorance de tout ce qu'on écrivait sur lui. Il n'avait même pas entendu parler du volume. Gide, comme par hasard, le tenait dans sa poche. Il le lui tend. Verlaine lit.

« Oh! beaucoup trop aimable! disait-il sans cesse. Beaucoup trop! »

Puis, comme Gide lui montrait, dans le livre de Spronck, le sonnet fameux des *Voyelles*, Verlaine proteste :

« Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout. Du reste, il faut bien un peu de fumisterie. C'est toujours l'histoire de Villon, disant :

*Mais où est ce bon roy d'Espagne
Duquel je ne sçay pas le nom?*

En achevant de copier ces notes, j'ai peine à comprendre comment je n'y retrouve pas un fragment de

dialogue qui est resté gravé dans ma mémoire et dont je me souviens comme s'il datait d'hier.

J'ai posé à Verlaine la question insupportable par laquelle les jeunes admirateurs tourmentent les poètes célèbres :

« De tout ce que vous avez écrit, que préférez-vous? »

Verlaine a eu d'abord une expression de surprise ; puis de réflexion. Il m'a regardé. J'ai senti que ce regard voulait dire : « Vous ne comprendrez pas pourquoi. Moi, je sais pourquoi. » Et il a répondu, les yeux dans les yeux :

« Les deux chansons de *la Bonne Chanson*.

— Mais laquelle des deux ? La première, n'est-ce pas ? »

Il n'hésitait plus. Il souriait. Son sourire signifiait sans doute : « Vous avez vingt ans. J'ai cent ans ! »

Et il a dit en secouant la tête :

« Non. La seconde. *La Lune blanche*... »

Pierre Louys.

LE TÉMOIGNAGE D'UN VISIONNAIRE

OU UN « FRANÇAIS MOYEN »

DANS UN MONDE DE SURHOMMES.

Il est probable qu'un très grand nombre de mes lecteurs n'ont jamais entendu parler de Pirapora, et le nom de São Francisco n'éveillera dans leur mémoire que des souvenirs de gangsters américains. Le São Francisco est pourtant un des plus grands fleuves de l'immense Brésil, et Pirapora un troupeau de maisons blanches groupées le long de ses rives, dans les palmiers et les manguiers.

Pirapora est la dernière station du Central Brésilien; le rail ne va pas plus avant. Au delà, vers la Bolivie, Goyaz ou le Matto Grosso, jusqu'à la fabuleuse Amazonie, s'étend la forêt sans routes, le sertão torturé chaque année par la soif, et qui va se perdre des milliers de kilomètres plus loin, dans les marécages de la noire forêt équatoriale, la forêt vénéneuse qui garde encore tant de secrets entre ses berges pourries.

Hé bien, lorsque je débarquai du train dans la petite gare, avec ma femme et mes enfants, sous l'averse géante d'un orage brésilien, je trouvai un jeune mulâtre venu là pour me souhaiter la bienvenue et qui, dans l'apothéose d'un ciel tout à coup balayé de ses nuages et pur comme

un diamant, nous conduisit dans sa maison où il me montra fièrement la modeste étagère où il rangeait ses livres. J'y reconnus aussitôt le *Désespéré*, la *Femme pauvre* et le *Salut par les Juifs*. Car l'Amérique du Sud tout entière a un culte pour Léon Bloy.

*
* * *

Oui, pour des millions d'hommes à travers le monde, ce vieil homme est un ami. Nul, en apparence, n'a moins que lui recherché l'amitié, il l'eût plutôt déconcertée, découragée; il l'a souvent défiée, provoquée avec une espèce de colère sacrée, comme un croyant blasphème le Dieu qu'il adore, exige de lui des miracles. Le miracle s'est accompli. Celui qui faisait violence aux cœurs a trouvé en eux son repos. Un certain repos dont il avait osé rêver dès l'enfance, et qu'il appelait justement et naïvement la gloire. — une gloire qu'il ne dispute à personne, et que personne ne lui dispute, car elle n'est faite que pour lui; elle ne ressemble d'aucune manière à celle des morts « arrivés », elle n'est pas une « consécration ». Cet écrivain, et qui le fut au point de ne jamais vouloir être autre chose, dût-il crever de faim, celui qui exerça tant d'années, de taudis en taudis, de propriétaire en propriétaire, le Sacrement de Littérature, sera toujours un étranger pour les gens de lettres. Un moment, un court moment, vers 1920 peut-être, ces Messieurs furent visiblement tentés de donner une place au mort, de le traiter, pour la première fois, comme un des leurs. Je me disais à part moi que le vieux réfractaire devait se retourner dans sa tombe, de colère ou de plaisir, qui sait ? . . . Mais les professionnels n'ont pas supporté longtemps l'amateur génial, le vieil enfant jaloux de Dieu, plein d'images prophétiques, le vagabond affamé de bonheur, dont l'ingratitude légendaire était, comme la générosité, royale, le vieux cœur enflé de colère et débordant de tendresse, le justicier plein de pardon.

Après deux ou trois années d'un effort méritoire pour le comprendre, ou du moins pour en avoir l'air, ils se sont détournés de lui une fois pour toutes, mais non pas avec le dédain de jadis, car il faut ménager le public, et Léon Bloy est ce qu'ils appellent, dans leur jargon, clignant de l'œil, une « valeur », un « nom ».

Ils nous ont donc rendu notre Léon Bloy, notre vieux Bloy, avec ses qualités, ses défauts, son orgueil d'enfant ou d'ange, ses partis pris cocasses, ses balbutiements qui tout à coup éclatent dans une image immense et comme suspendue dans le ciel. Notre Bloy, notre vieux Bloy, qui a, selon la prédiction de son brave homme de père, tout « raté » ; mais qui ne nous a pas ratés, nous, nous autres ses amis et, sinon ses disciples, du moins ses filleuls, au même titre que Maritain ou Van der Meer.

Oui, après un petit détour posthume dans les salons littéraires à la mode, où il n'aurait jamais mis les pieds de son vivant, voilà qu'il nous est revenu, nous voilà de nouveau rassemblés dans n'importe lequel de ses logements de misère dont si peu d'entre nous ont eu la chance de franchir le seuil, mais où tous les lecteurs de son incomparable journal sont entrés bien des fois en songe. La lampe à pétrole fume sur la table, il y a encore une pièce de cent sous dans le tiroir et une bouteille de vin sur la nappe où Madame Bloy vient de poser de gros verres, tandis que la pipelette redoutable traîne ses savates dans l'escalier. Une fois de plus, l'Esprit va visiter ce bonhomme aux cheveux gris, dans son paletot de travail, avec son large pantalon de velours et ses gros souliers. Une fois de plus, il va nous transmettre le message dont une partie se perdra peut-être dans sa grosse moustache gauloise où brille une goutte de vin rouge, mais qui ébranlera nos âmes sans que nous sachions toujours dire pourquoi. C'est un brave homme, très semblable à ceux qu'on rencontre tous les jours dans l'omnibus ; il déçoit parfois, il irrite souvent. Souvent même il fait sourire, et un de ces affreux petits cancre savants qui parlent

maintenant au nom de la jeunesse affirmerait volontiers qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Il ne sait peut-être pas toujours très bien ce qu'il dit; nous ne le savons peut-être pas toujours très bien non plus, peut-être, mais nous le saurons plus tard, l'avenir se chargera de nous le faire comprendre. Le vieux « ne sait pas ce qu'il dit », mais l'Ange qui parle à son âme le sait pour lui. . .

Écoutez bien, fermez les yeux... Nous sommes en 1900, voilà Paris qui s'endort et qui s'éveillera demain pour la besogne quotidienne; l'Exposition bat son plein, le fameux tapis roulant roule encore, les fontaines lumineuses achèvent de s'éteindre et chaque bourgeois parisien, ramenant sur les genoux les pans de sa chemise de nuit, s'applaudit de vivre dans le siècle du Progrès pacifique et civilisateur, d'en avoir fini pour toujours avec les Tyrans, les régimes policiers et les erreurs judiciaires. Paris s'endort, et le vieux pèlerin mordant sa moustache lit, page après page, dans un silence religieux.

Pèlerin d'un monde encore à naître et d'où il est pourtant déjà revenu. Car c'est bien notre monde qu'il annonce, et les auditeurs subjugués le distinguent vaguement entre les images et les symboles de ce style d'une opulence byzantine, comme on voit, entre les puissants piliers de l'Arc de Triomphe, descendre un soleil rouge.

Oh! sans doute, le pèlerin lui-même ne saurait rendre compte de son voyage avec la précision du géographe!... Entre deux lectures, les mains un peu tremblantes, le regard absent, il se demande où il a bien pu voir ce qu'il essaie de peindre, où il a entendu ce qu'il s'efforce de répéter dans un langage intelligible.

Mais qu'on y pense! Aurait-il fait autrement s'il lui avait été donné d'explorer réellement, chaque nuit, à l'insu de ces millions et de ces millions d'hommes reposant tranquillement dans leur lit, le monde, notre monde, le

monde des Dictateurs et ses immenses charniers? Plus d'un demi-siècle d'avance, lorsque le petit Hitler était un enfant innocent, il a l'air d'avoir épilé en rêve le nom des nouveaux dieux, erré dans les Dachau et dans les les Büchenwald, ou dans d'autres camps d'agonie que nous ne connaissons pas encore, que nous ne connaissons jamais, là-bas, aux frontières de l'Asie, aux bords de la Mer Glaciale. Il a respiré l'odeur des fours crématatoires, senti coller à sa peau la grasse suie humaine, il a vu crouler les villes sous la lune, et le ciel de Dieu, le ciel innocent ouvert, d'outre en outre, par l'éclair aveuglant de la bombe atomique; mais de ces visions, le moment venu de les révéler au monde, il ne lui reste que l'horreur, et la certitude que cette horreur ne ment pas.

N'importe! Son témoignage n'est pas celui d'un homme qui prévoit, mais d'un homme qui voit, qui est seul à voir ce qu'il voit, les yeux fixés sur ce point de l'histoire, l'index tendu, parmi la foule horrible des badauds.

*
* *

J'écris ces pages pour les amis de Bloy, je ne les écris que pour eux. Amis de Bloy à travers le monde, celui dont vous allez fêter le centenaire est un Français de l'espèce commune, un Français pareil à tant d'autres Français, mais il avait une vocation, il était appelé — *vocatus* — et il a répondu. Tout homme est capable de répondre à l'appel de Dieu, mais chacun le fait à sa manière, et la manière de répondre des Français n'appartient vraiment qu'à eux, retentit à travers l'histoire. *Gesta Dei per Francos*, cela veut dire : L'Histoire répond à Dieu en français.

Léon Bloy, comme son brave homme de père, était certainement né pour une carrière tranquille, — demi-écrivain, demi-fonctionnaire comme tant d'autres gens de lettres de son temps, — une carrière couronnée par

la retraite, cette fameuse retraite qui donnait à un vieillard de la petite bourgeoisie une espèce de dignité sociale presque égale au prestige de la Légion d'Honneur. Mais Léon Bloy était appelé, — *vocatus* — et il a retiré ses pantoufles, il est parti pour une vie de crève-la-faim, presque sans s'en apercevoir, comme il aurait pris le train pour Meudon ou Robinson, un dimanche matin . . . «Sacrés Français!» disait Péguy. C'est ainsi que Jeanne d'Arc est partie, elle aussi, un autre dimanche, jambe de ci, jambe de là, sur un gros roussin militaire, partie vers une aventure merveilleuse dont la seule idée lui eût fait hausser les épaules si saint Michel et sainte Catherine ne fussent passés par là . . .

Oh! nous ne sommes pas précisément une race de prophètes, comme les Juifs; nous ne faisons pas de prophéties, mais nous les accomplissons très bien. Nous ne sommes pas une race de prophètes, au point que nos prophètes eux-mêmes ne se distinguent guère des autres citoyens, et nous ne faisons des miracles qu'à la dernière minute, lorsqu'il n'y a plus moyen de faire autre chose. N'importe! Amis de Bloy, amis de mon pays, ne désespérez pas de nous. Il y a cinq ans le monde était plein de surhommes, le monde grouillait de Surhommes. La guerre en a tué des millions, mais il en reste toujours; il y en a peut-être plus que jamais; ils prétendent plus que jamais confisquer l'Histoire. N'ayez pas peur! Le Bon Dieu a précisément fait la France pour débouter les Surhommes.

Georges BERNANOS.

L'ARBRE DE MISÈRE.

(SUITE.)

VII

Le démon s'attribue dans le cœur de l'homme un réduit plus ou moins spacieux, qui s'étend ou se retrécit. De toute évidence, l'homme peut l'amoindrir par ses qualités innées, son penchant naturel à satisfaire Dieu et à lui témoigner sa piété, ou encore par son assiduité à ses devoirs religieux, son souci de dévotion et son ferme propos de se vouer aux bonnes œuvres. Ce domaine secret existe en permanence dans le cœur des hommes et sert de pierre d'achoppement pour leur manière d'être. Or Khalid cheminait avec zèle dans la voie religieuse et s'efforçait avec toute l'application possible au bien et aux bonnes actions, mais la place du démon était réservée dans son cœur, puisqu'elle ne disparaît que dans l'âme des Prophètes et des hommes véridiques. Or le démon est plein de malice, retors dans ses stratagèmes, il a l'art de ne pas se découvrir lorsqu'il veut leurrer et tromper. Sa perfidie est sournoise : il recouvre le mensonge du manteau de la vérité, il enjolive le mal aux yeux des humains, égare l'homme sur lui-même, l'éloigne de ses amis les plus chers, de ses préférés.

Or Satan usait avec Khalid d'une cauteleuse astuce : tapi dans les replis les plus profonds de son âme, il savait rester aux aguets pendant des semaines et des mois. Et avec quelle subtilité se gardait-il d'opposer la laideur de Gulnar et de sa mère à la franche beauté de Samiha. Il aimait mieux s'embusquer dans un recoin obscur. Khalid se préparait-il à jouer avec sa plus jeune fille, à la taquiner, l'embrasser ou la caresser, le démon s'insinuait à la dérobée, et si la petite esquissait un de ses sourires, empreints d'un charme ingénu, il lui donnait l'apparence d'un ricanement grotesque et affreux. Plissait-elle son visage en une délicate moue enfantine ? Le démon la déformait en un rictus ignoble, lui substituait la plus horrible grimace qui se pût voir. Le regard de Khalid l'apercevait alors, et un passage menaçant du Coran se présentait à ses lèvres : *Ses cimes ressemblent à des têtes de démons*. Alors, dans un violent effort, il retenait sa langue et passait la main sur la tête de sa fille en murmurant le verset du Trône, comme s'il voulait la protéger de toute atteinte, mais en réalité, c'est lui-même qu'il prétendait sauver de ces trances poignantes, dont Satan lui contractait le cœur. D'ailleurs à peine le démon avait-il surpris les premières syllabes de cette prière qu'il s'évanouissait, épuisé, enfin vaincu. Mais l'effroi de Satan est de courte durée, tandis que son imposture est intarissable. Il ne s'esquivait que juste le temps de voir apparaître la fille aînée Samiha, celle qui était d'une radieuse beauté et d'une grâce exquise, il la conduisait à son père, qui la recevait avec une immense joie. Le pauvre homme était ainsi ballotté entre le plus magnifique et le plus immonde visage créé par Dieu. Et lorsque les circonstances l'obligeaient à contempler sa fille aînée, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer sa femme et de lui décocher un regard furtif : c'est alors qu'il s'enfuyait, assommé par un redoutable malaise. Afin d'engourdir son angoisse, il élevait le ton pour réciter le verset du Trône, puis quand il s'était un peu éloigné

des siens, il cherchait refuge dans le Livre saint, en implorant Dieu de le délivrer des embûches du Malin. Telle était l'existence de Khalid, un supplice continué entre ses deux filles et son épouse : son amour et sa tendresse l'attiraient vers celle-ci, mais il en était éloigné par les artifices de Satan, toujours présent avec sa magie ensorceleuse qui défigure toute chose. Si bien que Khalid ne se sentait en repos et en sécurité que hors de chez lui, il partait donc retrouver la société de ses amis et de ses compagnons. Mais pouvait-il par ce moyen refouler son trouble et son inquiétude ? Satan fréquentait en effet les confidents de Khalid, car ses relations sont innombrables. Comme il savait bien leur délier la langue ! Le souffle du démon alimente ces fastidieux rabâchages qui vous jettent dans la bassesse et vous détournent de la vertu, rengaines courantes qui étalent au grand jour tous les secrets d'alcôve, conversations pleines de tentations malsaines et de songes, dont la concupiscence forme la trame. On les connaît, ces arguments qui mettent en valeur la chasteté et l'obéissance, en masquant soigneusement la révolte et la débauche : appels à augmenter le nombre des épouses, à aller de l'une à l'autre, à satisfaire des passions séduisantes et irrésistibles, qui ne laissent à la raison aucun contrôle, tels ces conseils de répudiation ou de changement d'épouse, pour des motifs bénins, prétextes toujours pleins de dangers. Voilà les bavardages insidieux que Satan inspirait aux jeunes gens parmi lesquels évoluait Khalid dès qu'il était hors de chez lui. Quand il écoutait de pareils propos, il ne pouvait s'empêcher de se représenter la hideuse physionomie de son épouse. Aux prises avec le désir de la répudier, il avait honte de lui-même et pitié de ses filles, et lorsque se projetait en lui l'envie d'un second mariage, il rougissait de lui-même, songeait à son beau-père au Caire, à son propre père dans sa petite ville, et s'attendrissait sur son épouse et ses deux filles, victimes innocentes d'une dureté de cœur qui aurait des conséquences contraires

à celles mêmes qu'il souhaitait. Il se demandait quelle serait la situation de son épouse fidèle à côté d'une concurrente qu'il lui imposerait, quelle serait celle de ses deux filles en face d'une intruse, qui pourrait en outre lui donner d'autres enfants. Il s'interrogeait sur lui-même, envisageait l'attitude qu'il prendrait entre ces deux épouses, la façon dont il pourrait distribuer son amour. Comment satisfaire la volonté de Dieu, qui exige de l'homme un traitement équitable envers ses épouses ? Tâche bien difficile ! Harassé de ces terreurs lancinantes, que Satan multipliait sans arrêt, Khalid était envahi par la sève débordante de la jeunesse, en proie à de nouvelles obsessions, qui l'alarmaient. Il commençait à se détacher de son épouse : lorsqu'elle était près de lui, il brûlait de la quitter, aux prises avec une morne tristesse. Dans la solitude, il voyait, grâce aux philtres de Satan, des femmes au riant visage, aux formes opulentes, pleines de séduction, il était assailli d'inquiétantes aspirations et se réveillait déconcerté de n'avoir eu affaire qu'à de fantastiques apparitions, enfantées par son imagination, et son rêve brusquement interrompu amenait de cuisants remords.

Le diable ne laissait pas plus de répit à Nafissa qu'à Khalid, mais ses manigances avaient une autre allure : il se gardait bien d'induire Nafissa en tentation, de l'inciter au péché. Il donnait à tous les visages qui s'offraient à son regard sa propre laideur, puis il montrait de jolies filles, resplendissantes de beauté. Il lui suggérait l'idée que son mari les couvait des yeux, y concentrait sa pensée et son désir. Ensuite il lui présentait les amis de son époux et les femmes de sa famille : tous conviaient Khalid à introduire une seconde épouse dans son ménage. Alors Nafissa entrevoyait l'existence des co-épouses, avec ce qu'elle comporte de haine mutuelle, de détestables compétitions, au degré le plus vil où une femme peut tomber, avec son cortège de basse perversité et d'actions déshonnêtes. Satan poursuivait Nafissa sans relâche dans

toute la maison. Lorsqu'elle se trouvait en face de son mari, elle s'imaginait qu'il était las d'elle et que, vidé de tout désir, il songeait à la répudier : à l'entendre, elle était certaine que sa voix n'exprimait que rancœur et dégoût. Et comme le Malin répandait en même temps dans ses veines des retours d'ardeur, jamais elle n'avait éprouvé pour son mari autant de tendresse, jamais elle n'avait affiché un tel besoin de lui témoigner des élans passionnés, de même qu'elle n'avait jamais voulu être aussi câline ni cherché autant à se faire choyer. Elle n'avait même plus la force ni le courage de cacher son trouble charnel. Entre les deux conjoints la vie était devenue une torture. Un soir que Khalid rentrait chez lui, il perçut, en grim pant l'escalier, de bruyants soupirs : il hâta le pas et se trouva en présence d'une furie. Les cheveux épars, les vêtements lacérés, elle se meurtrissait le visage jusqu'au sang, s'interrompant pour labourer sa poitrine et laissant échapper de sinistres hurlements. Un instant interdit, Khalid voulut consoler sa femme ; à ses pressantes interrogations, Nafissa répondit convulsivement :

— Une femme m'est apparue ce soir, elle se disait le génie de la maison et habitait dans un des recoins de l'escalier. Elle m'a affirmé que tu t'étais remarié aujourd'hui même ou que tu le ferais demain.

Puis ce fut un déluge de larmes incoercible et Nafissa se reprit à se lacérer la face et à se porter des coups à la poitrine. Khalid se tordait les mains dans un geste de douleur impuissante :

— Nous sommes perdus ! murmura-t-il.

Khalid ne devait pas fermer l'œil de la nuit. Il tint compagnie à sa femme, récitant des prières et des versets du Coran, implorant la protection divine contre les embûches de Satan, tout en caressant la chevelure de Nafissa. Il ressentait, en articulant à haute voix ses plaintives litanies, un sentiment complexe où se mêlaient la foi et la crainte. Il croyait que le son de sa voix se répercutant

à travers la chambre aurait une vertu efficace pour rebuter les démons. Ces formules venaient du fond de ses entrailles, après avoir circulé dans ses veines avec son sang, tel un souffle plein de chaleur. Il ne doutait pas de l'effet bienfaisant de ses prières chez Nafissa : traversant le tissu de son être, elles lui communiqueraient une douce fraîcheur, mêlée de tranquillité sereine.

En fait Nafissa resta quelque temps comme une bête traquée, puis son désarroi s'atténua, ses larmes se séchèrent, ses gémissements s'assourdirent, sa respiration devint plus mesurée. Quelques instants plus tard, Nafissa tombait, terrassée sur place par une brusque détente de ses nerfs, sans pouvoir faire un mouvement. Elle s'abattit sur le flanc dans un dernier soubresaut, telle une statue qui s'écroule. Khalid eut la certitude qu'un souffle divin l'avait touchée et lui avait restitué un peu de calme. Mais il ne l'abandonna pas pour autant, se blottit à son chevet et continua à dérouler ses litanies et ses versets coraniques, à lancer des imprécations contre les puissances maléfiques. Il fit bien, car aux deux tiers de la nuit, à peine les coqs avaient-ils chanté, que Nafissa s'exaltait jusqu'au délire : elle s'était levée d'un bond ; toute secouée par des râles accélérés, elle se déchirait le visage et la poitrine. Khalid s'était précipité à sa suite, s'empressait de la faire asseoir et reprenait près d'elle sa place comme au début de la nuit, la main protégeant sa tête, cependant qu'il marmottait des passages du Livre saint. Ce ne fut pas sans peine qu'il retrouva son équilibre, mais il poursuivit ses oraisons jusqu'à ce que lui parvînt la voix du muezzin, qui lançait : « Gloire à Celui qui fait poindre l'aurore ! » Il accomplit sa prière sur-le-champ. Voici que le soleil s'efforçait de s'introduire dans la chambre comme timidement, puis perdant toute retenue, éclatait avec une hardiesse effrontée. Khalid se prit à réfléchir sur cette illumination solaire, sur l'irruption de cette traînée lumineuse qui l'intriguait ce matin-là. Il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé un tel attrait de la

chaleur du soleil, jamais il n'avait été aussi impressionné par cette lueur, qui fondant de l'horizon comme une flèche, s'élançait droit devant elle, s'étendait partout, finissait par éblouir la terre et le ciel, inondant l'atmosphère de gaieté et de splendeur. Mais lui, pauvre malheureux, il avait le cœur gonflé et l'âme triste comme la mort : n'étaient une parcelle de foi, un résidu de piété, la grâce insigne du Coran qu'il psalmodiait, il se serait révolté sans rémission possible, aurait perdu le contrôle de soi-même pour se livrer à des actions vraiment répréhensibles. Quel péché avait-il donc commis, de quel crime était-il coupable pour être frappé à ce point en lui-même et dans sa famille ? Il n'avait chargé personne d'un mariage, il avait d'autant moins songé à convoler qu'il n'avait même pas choisi sa propre épouse lorsqu'il avait été appelé à se marier. Les événements s'étaient enchaînés, comme des orages successifs. Il était venu au Caire, s'était marié, avait été deux fois père, et tout cela ne lui procurait au fond que bien peu de joie en regard de son immense chagrin. Mais telle était la décision de Dieu, toujours sage, et l'on ne pouvait s'y soustraire ni chercher à la sonder : le vrai croyant est l'homme qui ne défie pas son destin et accepte sans révolte les ricochets du sort. On n'interroge pas le Dispensateur sur ses intentions, ce serait doute et impiété, on ne demande pas à Dieu de réformer la destinée, qui est inéluctable, mais de la conduire d'une main douce, car Dieu est bon envers ses créatures, et c'est lui qui a dit : *Demandez et vos vœux seront exaucés*. Et Khalid priait, priait, sa langue ne cessait de prononcer ces deux invocations si familières aux cheikhs des villages : « Dieu, adoucis pour nous l'amertume du destin ! O Dieu, nous ne te demandons pas de peser sur notre destin, mais seulement d'y montrer ta bienveillance ». Finalement, sa femme retrouvait une paix absolue, souriait à la lumière du soleil, mais elle demeurait dans une torpeur de somnambule. En vain l'interrogea-t-il pour savoir comment elle se sentait, c'était

peine perdue. Plusieurs fois il réitéra sa question, mais il n'obtint aucune réponse, il avait devant lui une chose pétrifiée au visage grimaçant d'un rictus qui en augmentait l'horreur. Son regard plongeait au loin d'une manière vague. C'était véritablement un bloc figé, sans aucun souffle de vie. Khalid sortit de la chambre à pas feutrés et courut d'une haleine chez son père, qu'il trouva accroupi dans la pièce d'Omm Khalid, récitant des litanies et des invocations : devant lui, deux tasses de café, un morceau de pain sec et une pincée de sel. Il n'avait encore touché à rien, car ses prières n'étaient pas achevées. Il n'avait pas l'habitude de voir son fils arriver à pareille heure ni surtout pénétrer dans cette partie de la maison. Dès qu'il l'aperçut, il haussa légèrement le ton de ses oraisons : « Dieu est très grand ! Louange inépuisable à Dieu ! Dieu soit béni matin et soir ! » Puis, se tournant vers son fils :

— Bonjour, mon cher enfant, quelles nouvelles ?

— Bonjour, père, répondit le jeune homme d'une voix éteinte. Les nouvelles ne sont pas mauvaises, mais Nafissa n'est pas bien portante.

— Qu'a-t-elle ?

— Je crains bien qu'elle ne soit possédée du démon.

Et Khalid résuma la sinistre aventure, que le vieillard n'écouta pas sans consternation. Lorsque Khalid en eut fini, le père se borna à répondre :

— Que Dieu t'accorde la résignation ! Qu'il me pardonne et ait pitié de ta mère ! Le jour de ton mariage, ta mère m'a dit : « Tu vas tant faire que tu planteras « dans notre maison l'arbre de misère. »

Le vieillard voulut se ressaisir, il esquissa un geste vers le morceau de pain, mais sa main refusa d'obéir, il essaya de prendre une tasse de café, et ses doigts ne purent la tenir. Soudain ses yeux s'embruèrent de larmes, et c'est d'une voix entrecoupée, qui n'arrivait pas à sortir de son gosier, qu'il murmura : « O mon Dieu, je ne te demande pas d'éloigner le destin, mais j'implore ta

bienveillance pour nous l'alléger!» Son fils s'était mis à genoux devant lui et le père lui baisa la tête en silence. Puis il s'écarta pour lui offrir le café. Jamais Khalid n'avait encore, avant ce jour, bu un café en présence de son père : il prit une des tasses, tandis que son père saisissait l'autre, et ils se mirent à boire comme deux vieux amis. Dans la maison familiale, ce fut une journée pathétique : deux hommes vinrent dans la chambre de Nafissa pour réciter du Coran et lancer des supplications ; les tantes de Khalid et les épouses de son père s'insinuèrent dans toutes les pièces de la maison, faisant des fumigations et murmurant des invocations, les unes implorant Dieu, d'autres s'attaquant au diable. L'une d'elles s'enhardit jusqu'à proposer la réunion d'un *zar*, mais Ali s'y opposa avec la plus vive énergie et bouscula rudement les femmes : il les invita à déguerpir et à cesser leurs jacassantes clameurs. Puis il emmena son fils dans la chambre de Nafissa. Au moment de la prière de l'après-midi, il se rendit à la résidence du cheikh. Il le trouva en compagnie de quelques-uns de ses disciples, avec lesquels il s'entretenait. Lorsque le cheikh le vit venir de loin, il lui lança un coup d'œil à la dérobée et dit d'une voix incolore :

— Ali a aujourd'hui du nouveau à m'apprendre.

Tout le monde le vit bien, car Ali s'était approché du cheikh et lui avait chuchoté un mot à l'oreille. Le cheikh s'était levé et avait pris Ali par la main. Tous deux s'étaient dirigés vers la porte, dans le fond de la salle, et cette porte s'était refermée sur eux. Ali conta l'histoire de Nafissa, à laquelle le cheikh prêta une grande attention. Lorsque le récit fut terminé, le cheikh souleva les bras, dans un geste de désolation, redressa la tête et se borna à dire :

— Mon Dieu, nous ne te demandons pas de contrecarrer le destin, nous te supplions seulement de t'y montrer magnanime.

Il ferma les yeux et chuchota ses patenôtres en égrenant

entre ses doigts les grosses boules de son chapelet. Quand il eut fini, il tourna son visage vers Ali :

— Je n'ai confiance qu'en Dieu, dit-il, et c'est à lui que je m'en remets, à lui que je reviens toujours. Mon cher enfant, va trouver Abd el-Rahman, informe-le de la maladie de sa fille ; il ne doit pas l'ignorer. Je suis convaincu qu'il viendra au plus vite. J'aurai ainsi l'occasion de le saluer, ajouta-t-il en souriant, car il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

Le cheikh se leva, suivi d'Ali : tous deux rentrèrent dans la salle et la porte fut fermée sur leur dos. Le cheikh se réinstalla au milieu de ses disciples et reprit sa causerie. Ali regagna sa demeure, tout en poussant de profonds soupirs : il était déçu, car il avait espéré que le cheikh l'accompagnerait pour reconforter Nafissa et ferait des prières pour sa guérison. Il comptait sur cette démarche pour obtenir une sensible amélioration de la santé de sa belle-fille.

VIII

Abd el-Rahman ne vint que plusieurs jours plus tard : son inquiétude n'était pas grande, car Ali lui avait seulement fait savoir sans plus de détails que Nafissa était souffrante, suggérant qu'une visite de son père et de sa mère était souhaitable. Abd el-Rahman était un homme courageux, d'une endurance à toute épreuve : l'existence ne lui avait pas été légère, l'ayant frappé dans ses fils, sans trop lui remuer le cœur, sans lui faire perdre un seul instant son aisance résolue ; il avait bu jusqu'à la lie le calice du désespoir, avait subi les ravages du malheur, et cela n'avait pas altéré son caractère, resté ferme, peu accessible à l'émoi, immunisé, et les alarmes n'avaient pas rompu l'harmonieuse ordonnance de ses journées. On le prenait en pitié, mais on le considérait avec un étonnement admiratif.

Il cheminait dans la vie en supportant l'adversité sans défaillance, tenant tête aux orages. Il assistait avec ponctualité aux cinq prières quotidiennes dans la mosquée ; à la fin de la nuit, il récitait les litanies de l'aurore, puis allait s'occuper de son commerce jusqu'à la tombée du jour, travaillait et regardait ses employés s'affairer ; il n'ouvrait pas la bouche, car il était taciturne ; il n'était jamais distrait de la pensée de Dieu et, méditant sur ses épreuves, il en tirait des résolutions constructives. Il aimait sa femme et l'entourait de tendresse, mais son aménité ressemblait presque à de la dureté, car s'il détestait les larmes, il était également hostile aux manifestations de joie ; il désirait rencontrer chez son épouse une âme aussi égale que la sienne, il la voulait sérieuse, dominant sa colère, supportant les vicissitudes, confiante en Dieu, acceptant son destin avec satisfaction et envisageant l'avenir avec sérénité. A la nouvelle que sa fille était malade et qu'une visite de ses parents était désirable, il n'en fit rien paraître à sa femme, mais se borna à la prévenir d'un déplacement d'affaires. Arrivé dans la petite ville, il alla voir Ali et Khalid et leur déclara d'une voix calme, avec un paisible sourire :

— Je n'ai rien dit à Omm Salih et n'ai pas voulu lui imposer les fatigues d'un voyage. Si Nafissa est transportable, il vaut mieux qu'elle vienne se rétablir au Caire dans la maison de sa mère. Dans le cas contraire, soignons-la ici même jusqu'à sa guérison, et elle pourra passer sa convalescence au Caire. J'estime que cette décision est conforme à la volonté de Dieu, Maître de notre destinée.

Il ne voulut pas s'asseoir ni même prendre une tasse de café, mais insista, avec calme, pour voir avant tout sa fille.

— Tu la verras, lui dit Ali, mais...

— Mais quoi ? reprit Abd el-Rahman. M'auriez-vous trompé et m'auriez-vous prévenu trop tard de sa maladie ?

— Non pas, mais sa maladie est étrange.

— Son mal est étrange, dites-vous. Nafissa a toujours été bizarre, dans son enfance comme dans sa jeunesse. Vous n'allez tout de même pas m'apprendre qu'elle est folle.

Ali ne répondit rien et Khalid s'écarta en pleurant. Abd el-Rahman fit glisser une main sur son front pendant quelques minutes, puis joignant les mains, s'écria :

— Quel malheur !

Il ne manifestait plus aucune envie d'être en présence de sa fille :

— Fais-nous préparer un café, dit-il à Khalid.

Il songea, en silence, le temps de boire deux tasses, puis il dit dans un sourire :

— Et les petites ? Comment vont-elles ?

— Très bien, répondit Ali. Elles ont d'abord été effrayées, mais on les a séparées de leur mère.

— Puis-je les voir ? reprit Abd el-Rahman.

— Certainement, répondit Khalid.

Quelques secondes après, il ramenait les deux petites, symboles de beauté et de laideur. Abd el-Rahman les pressa contre lui et les embrassa, leur caressa la tête, puis dit à Khalid :

— Renvoyez-les jouer, car c'est probablement ce qu'elles étaient en train de faire.

A peine les deux petites avaient-elles tourné le dos que deux grosses larmes lui jaillissaient des yeux et Abd el-Rahman s'empessa de les écraser en disant :

— Mon Dieu, nous implorons Ton pardon, Ta miséricorde, et nous souhaitons l'accomplissement de Ta volonté. Nous ne te demandons pas d'écarter la destinée, mais nous Te supplions d'y mettre toute Ta bienveillance. N'ai-je pas bien agi, ajouta-t-il, en s'adressant à Ali, de ne pas inquiéter Omm Salih et de lui éviter les fatigues d'un voyage ? Il sera toujours temps de la chagriner.

— Sois courageux, Abou Salih, reprit Ali, ce n'est qu'une épreuve passagère.

— Tel est mon espoir, s'il plaît à Dieu. Prends tes dispositions pour que nous partions demain. Aujourd'hui, je voudrais aller m'entretenir un instant avec le cheikh.

Puis, après un moment de répit, il dit en souriant à Khalid : « *Sers-nous notre repas, nous avons éprouvé beaucoup de fatigues dans ce voyage.* »

Et toute la famille, comme s'il ne se passait rien de grave, se mit à table, conversa, accomplit la prière, récita des oraisons. Vers la fin de l'après-midi, tous se réunirent chez le cheikh en compagnie de ses disciples, qu'il exhortait et auxquels il lisait des *hadith*. Ils se placèrent parmi l'auditoire, assistèrent aux deux prières du soir, aux invocations récitées dans l'intervalle, enfin au *zikh*, comme ils en avaient autrefois l'habitude. L'office terminé, les fidèles s'écoulèrent, mais Abd el-Rahman ne bougeait pas, montrant qu'il n'avait pas l'intention de s'en aller. Ce que voyant, le cheikh lui fit signe de rester, ainsi qu'à ses deux amis. Dès qu'ils furent seuls, Abd el-Rahman voulut prendre la parole, mais le cheikh le coupa :

— Je n'ai jamais vu un homme de ta trempe, Abd el-Rahman. Ta foi est sincère, ta religion est solide et tu trouveras auprès de Dieu une récompense prodigieuse.

— Que Dieu t'entende ! mon cher maître. Je désire profiter de ces quelques moments pour te prendre à témoin de ce que nous comptons faire, mes amis et moi.

— Qu'y a-t-il ? dit le cheikh.

— Je pense emmener ma fille demain.

— Nous partirons avec toi, dirent ensemble Ali et Khalid.

— Laissez-le parler, reprit le cheikh.

Abd el-Rahman poursuivit :

— Ma fille ne doit plus être l'épouse de Khalid. Mais la répudiation me déplaît, parce que Dieu ne l'aime pas.

Khalid voulait interrompre, mais le cheikh lui fit signe de se tenir tranquille.

— Je te prends à témoin, reprit Abd el-Rahman, que je subviendrai, ma vie durant, aux besoins de ma fille et de ses deux fillettes. Je les confie, après ma mort, à Khalid, avec ma femme et ma fortune. Il s'occupera d'elles avec une affection d'époux, de fils, de gendre, d'ami et de proche.

Abd el-Rahman n'avait pas encore fini de parler qu'Ali et son fils éclataient en sanglots.

— Je n'ai jamais vu s'affronter, dit le cheikh, autant de force ni autant de faiblesse. N'avez-vous pas honte ? dit-il enfin en s'adressant à Ali et à son fils.

Puis il tendit la main à Abd el-Rahman :

— En qualité de garant de Khalid, j'accepte ce que tu viens de proposer.

A la suite de ce geste d'acquiescement, les trois amis baisèrent les doigts du cheikh. Celui-ci frappa légèrement dans ses mains et s'adressa au domestique apparaissant à cet appel :

— Donne-nous du café et dis au cheikh Madkour de chanter : « *Le conducteur de chamelles franchit le désert de Tayy.* »

Un instant plus tard, le café était servi et l'on avait apporté un brûle-parfums ; la voix du cheikh Madkour dominait le silence paisible de la nuit, modulant la poésie sublime d'Ibn el-Farid. Les assistants vidaient tranquillement leurs tasses à petites gorgées, le cheikh cachait mal son émotion et disait à voix basse : « Dieu, que c'est beau ! » Le chanteur s'arrêtait bientôt et le cheikh se mettait à sa prière, à laquelle ses amis participèrent, puis il congédia ses visiteurs :

— Allez en paix ! Te verrai-je avant ton départ, Abd el-Rahman ?

— Non, mon cher maître. C'est un voyage qu'il vaut mieux ne pas retarder.

IX

Ali et son fils revinrent au Caire au bout de quelques semaines, en proie à une tristesse glaciale, que la fuite des jours n'avait pas dissipée : toutefois, chaque heure avait tissé sur elle un voile qui s'épaississait de plus en plus, et Ali commençait à oublier Nafissa. Il n'était pas complètement rassuré sur le compte de Khalid, qui allait mener une vie de célibataire ; il le plaignait et se montrait vivement préoccupé de son avenir. Mais le démon lui insufflait que la fortune d'Abd el-Rahman lui serait un jour dévolue. Fini le régime de privations ! Il pourrait envisager certaines améliorations, car le nombre de ses femmes et de ses enfants avait augmenté, en sorte que ses dépenses s'étaient accrues et que ses charges étaient devenues plus lourdes, car ses besoins étaient multiples, variés et compliqués. Sans doute, le commerce d'Ali était prospère, mais avec cette nombreuse famille, ses bénéfices fondaient comme le sel dans l'eau.

Au cours de son inventaire de fin d'année, Ali découvrit que ses gains étaient nuls. Le capital semblait même avoir été quelque peu écorné : cette constatation l'émut et lui donna des insomnies une nuit ou deux. Mais bien vite il n'y pensa plus et reprit sa vie agitée : ses affaires l'accaparaient de très bonne heure, puis, après un léger repos, vers la fin de la journée, il se livrait à de copieux palabres ; enfin, la tombée de la nuit le trouvait chez le cheikh. C'était ensuite le retour à la maison, auprès de ses femmes, pour se voir jeter à la face les pires choses que mari ait jamais entendues, plaintes par ci, reproches par là, ou encore des grossièretés, à moins que la femme ne ressasse son propre éloge, pour terminer en insistant sur l'égalité de traitement que son mari devait lui accorder vis-à-vis de ses rivales. Celle-ci se plaignait de n'avoir pas reçu le même cadeau qu'une autre. Celle-là affirmait qu'il avait prodigué des largesses à une autre épouse, alors

qu'il ne lui donnait jamais rien : elle avait en vain cherché des millièmes pour acheter de la pâtisserie à son pauvre enfant. Son fils était donc en état d'infériorité par rapport aux enfants de ses rivales, toujours ravis des gâteaux dont on les gavait et des friandises qui bourraient leurs poches. Ainsi la nuit du pauvre Ali était lamentable et vif était son désir de voir poindre l'aube. Aussi dès l'appel du muezzin se précipitait-il à ses ablutions et à sa prière, avec l'illusion d'une dévotion fervente, alors qu'en réalité il fuyait son odieuse existence, cette longue nuitée qui mettait ses nerfs à la torture. Par contre Ali jouissait d'une délicieuse béatitude pendant la nuit d'Omm Khalid, celle du souvenir de cette incomparable épouse : son cœur débordait d'amour et de tendresse, il ne cessait de prier Dieu et de réciter le Coran, pour faire profiter la pieuse femme des félicités éternelles, puisqu'il n'avait pas su faire son bonheur ici-bas. Que l'âme d'Omm Khalid repose en paix, par la miséricorde de Dieu ! Voilà une femme prévenante et affectueuse, qui ne le contrariait en rien. Elle ne lui avait jamais fait de mal ni par ses paroles ni par sa conduite, au contraire elle ne lui avait jamais marchandé ses bontés depuis son mariage jusqu'à sa mort. Ah ! c'était une créature d'élite ! Avec elle il n'avait pas connu la gêne ni le chagrin ; l'argent s'amas-sait dans sa boutique et les bénédictions pleuvaient sur sa demeure. Sa vie s'écoulait heureuse de son amour, du contentement du cheikh à son égard, pendant qu'il voyait grandir son fils Khalid, radieux, souriant, joyeux. C'était alors la douceur du foyer, mais où était le bonheur d'antan ! Le trouvait-il auprès de cette Zainab, déjà si vieille, au visage maussade et ridé, qui pourtant songeait à faire des minauderies, à se maquiller, tout comme les jolies femmes ? Qu'est-ce qui lui plaisait donc en cette Zainab ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à l'introduire dans son ménage ? Il l'avait épousée au déclin de son âge mûr : elle ne lui avait pas donné d'enfant, elle était dépourvue de qualités, se montrait toujours acariâtre et n'avait su

qu'exciter la jalousie imprévue de ses deux autres épouses. Pourtant il avait joui d'un certain calme avant de prendre cette troisième femme. Pourquoi ne s'était-il pas contenté de deux épouses ? Où est-il ce temps béni où Omm Khalid lui suffisait ? Mais pouvait-on raisonnablement comparer d'autre femmes à Omm Khalid ? Un matin il prit la décision de répudier Zainab : il fallait pour cela un prétexte et rien n'était plus aisé. Il lui trouvait toujours l'air rébarbatif, un masque méchant comme par orgueil : on aurait juré qu'une physionomie renfrognée était le comble de sa coquetterie familière. Il lui avait suffi de l'interpeller et d'attendre en vain sa réponse : rouge de colère, il lui avait jeté à la face le mot de répudiation et s'était enfui au plus vite pour s'emplir les poumons d'un air vivifiant. Finalement, il s'était tapi dans la chambre d'Omm Khalid et, installé sur sa natte de prières, il avait sollicité la clémence divine en récitant le Coran.

Telle avait été la destinée d'Ali : mariage et répudiation, répudiation et mariage, il ne sortait pas de là ! Cela lui avait valu de lourdes dépenses, supportées vaillamment, tout comme celles qui provenaient de sa grouillante progéniture. Il finissait par les négliger, ces enfants qui augmentaient d'une année à l'autre. Il ne s'en occupait plus, à cause même de leur nombre et des caquets de leurs mères respectives, enfin il les délaissait pour vaquer à ses occupations familières, commerce, bavardage et pieux exercices. D'ailleurs il s'était bien peu soucie de l'éducation de Khalid, alors son fils unique et cet enfant gâté aurait pu devenir vicieux sans la protection de Dieu et la vigilance attentive du cheikh. C'est alors qu'il se remémorait le mariage de Khalid, cet affreux malheur, si attristant. Mais il songeait en même temps à la fortune d'Abd el-Rahman et il sentait germer sur ses lèvres un sourire qu'il aurait bien voulu chasser, tout en s'y complaisant. L'existence d'Ali devint si compliquée, si ténébreuse, si pleine de chagrin et d'amertume qu'au cours des mois et des années ses affaires périçlèrent lentement. Au

premier abord il n'en perçut pas les causes, il se bornait à être inquiet et à se plaindre de ne pouvoir remonter le courant. Un jour, la lumière se fit dans son esprit : le danger lui apparut nettement et les difficultés pressenties meurtrirent son cœur jusqu'au désespoir. De nouveaux établissements avaient surgi dans la ville sans même que les habitants s'en fussent rendu compte, on ne savait même pas d'où ils étaient venus ni comment ils avaient poussé. C'était une bâtisse nouvelle, dont on ignorait le propriétaire et le destinataire ; soudain, elle se transformait en un édifice luxueux, qui se dressait avec orgueil dans le ciel et s'étendait avec insolence. Des étrangers arrivés du Caire y avaient entassé une foule d'objets, présentés dans un décor alléchant qui attirait les chalands : ceux-ci venaient regarder, restaient un instant implantés, entraient et resortaient, ils y laissaient leur argent et emportaient leurs fabuleuses emplettes. Les paquets étaient gentiment ficelés, d'une façon inusitée dans les anciennes échoppes que l'on héritait de père en fils. Pis encore, ces magasins que le diable avait fait sortir de terre, ne se bornaient pas à la vente d'un article déterminé, d'une marchandise spéciale, mais ils offraient indistinctement de tout. Ainsi un seul magasin devenait l'équivalent de toutes les boutiques de la ville. En vérité, cette innovation avait réussi à épater les clients : ils accouraient y faire leurs achats et s'y ruinaient. Pendant ce temps, on négligeait Ali et ses confrères, leurs boutiques misérables et délabrées, le silence y régnait et bientôt on les oublierait tout à fait.

Ali comprit un jour qu'il serait incapable de lutter contre ces nouveaux démons, précipités sur la ville pour appauvrir les riches et humilier les notables. L'argent de la localité était drainé vers d'autres démons habitant le Caire ou tel autre grand centre. Ali s'était entretenu de la question avec certains de ses confrères, qui tous partageaient ses craintes et finissaient par marmonner dans un geste d'impuissance : « Il n'y a de force et de

pouvoir qu'en Dieu le Tout-Puissant ! Dieu nous suffit, c'est un excellent protecteur ! » Ils allèrent s'entretenir avec leur cheikh de ce problème : lui aussi pensait comme eux et se laissait aller aux mêmes réflexions : « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu le Tout-Puissant ! Dieu nous suffit, c'est un excellent protecteur ! » Puis il leur parlait des signes avant-coureurs de la fin du monde, de ces journées terribles où Dieu manifesterait sa force, et il les incitait à honnir la richesse et à chérir la pauvreté : le paradis, leur disait-il, serait surtout le lot des pauvres, alors que l'enfer était réservé à ces riches qui amassent l'or et l'argent sans le dépenser au service de Dieu, et auxquels un douloureux châtement a été promis.

Tous les tracas combinés influaient donc sur les bénéfices commerciaux d'Ali. A vrai dire, ces damnés démons, aussi malfaisants qu'une nuée de sauterelles, auraient suffi à creuser une brèche dans sa fortune. Ses alarmes le talonnaient d'autant plus qu'en retard pour acquitter les créances de certains de ses correspondants caiotes, il avait été dans la nécessité de vendre à vil prix ses stocks de marchandises, afin de faire face à ses obligations. Un soir qu'il se dirigeait vers la chambre d'Omm Khalid, il forma le projet d'aller au Caire pour consulter Abd el-Rahman ; il prendrait par la même occasion des nouvelles de Nafissa et de ses deux filles qu'il avait négligées depuis longtemps. Qui sait ? Peut-être oserait-il solliciter une aide matérielle. Il entra dans la chambre, s'accroupit sur sa natte, demanda pardon à Dieu, pria, récita le Coran et implora la protection du ciel. Après la prière de l'aurore, il n'omit pas de réciter la sourate *Ya-Sin* sept fois, la faisant suivre des invocations traditionnelles. Il finit par s'endormir et ne s'éveilla qu'au moment où Mahmoud lui apportait son morceau de pain sec, une pincée de sel et deux tasses de café : il mangea, but, et rendit grâce à Dieu, puis se leva avec la certitude d'être dirigé dans la bonne voie, résolu à partir le lendemain matin. Il passa d'ailleurs la journée à faire ses préparatifs

de voyage, car il ne voulait pas arriver les mains vides. Dieu seul sait les difficultés qu'il eut à trouver l'argent voulu, mais il partit le lendemain chargé comme d'habitude de jolis cadeaux pour Nafissa et ses filles. Il confia à son fils Khalid le soin de veiller sur son ménage et sur son commerce. Arrivé au Caire, il se rendit tout droit à la demeure d'Abd el-Rahman, mais il n'aborda pas d'emblée le chapitre de ses misères. Son ami l'accueillit avec son grave sourire : la mère de Nafissa lui témoigna sa joie, en ouvrant une bouche édentée, qui accentuait la laideur d'un visage couleur de cendre, abîmé par les ans ; Nafissa était calme, satisfaite et confiante. Les deux fillettes avaient beaucoup grandi, l'aînée avait encore embelli et l'autre était devenue un être hideux. Le lendemain, Ali entretint son vieux camarade de ses déboires. Or, voici qu'au Caire, Abd el-Rahman avait les mêmes griefs et maudissait la vie. Son commerce dans la capitale subissait les mêmes assauts que celui d'Ali dans sa province. Pourtant, Abd el-Rahman vivait avec plus d'épargne : en restreignant le nombre de ses enfants et de ses femmes, il n'avait pas alourdi ses charges ni accru ses dépenses : Abd el-Rahman n'était pas un sybarite et se contentait de peu. Mais sur le Caire aussi étaient tombés ces génies malfaisants qui traitaient l'Égypte en pays conquis depuis plusieurs années. L'atmosphère générale en était viciée.

— Je ne sais vraiment pas, dit Abd el-Rahman, par quels procédés ces démons ont acquis un tel ascendant. Nous étions tranquilles, confiants, nous respirions à l'aise. Un beau matin cette mauvaise graine nous environnait de partout, venue de Grèce, d'Italie, de France, d'Angleterre. Crois-moi, Abou Khalid, Dieu est irrité contre nous. J'ai longuement réfléchi aux motifs de cette colère du ciel, car Dieu ne se fâche pas sans cause contre l'humanité. Il a habitué les hommes à recevoir Ses bienfaits, sans doute par pure condescendance, mais Il ne fait sentir Son courroux que pour des raisons majeures, ingratitude invétérée, fautes graves, ou accoutumance au

péché. J'ai interrogé des cheikhs d'el-Azhar et de ces pieuses personnes qui fréquentent assidûment les mosquées et les tombeaux des Saints de la famille du Prophète, et ils ne m'ont rien répondu. Mais une nuit, je m'étais endormi après la prière du soir et dans mon rêve je fus effrayé par l'apparition de notre cheikh, qui s'approchait de moi avec un rire sardonique, passait la main sur ma tête et me récitait ce verset coranique : *« Lorsque nous voulûmes détruire une cité, nous adressâmes d'abord nos ordres à ses citoyens opulents ; mais ils se montrèrent criminels. L'arrêt fut prononcé, et Nous l'avons exterminée. »* Puis il s'écarta doucement et me dit : « Suis-moi, Abou Salih, je vais m'enfuir et sauver ma foi loin de ce village, dont les habitants ne sont plus des justes. » Je m'éveillai terrifié, n'arrivant pas à me persuader que c'était un rêve. J'ai la conviction que le cheikh mourra sous peu et que je ne tarderai pas à le rejoindre dans la tombe. Tu es précisément venu, Abou Khalid, au moment où je me préparais à vous rendre visite, surtout pour revoir le cheikh. Qui sait ? Ce sera probablement un adieu.

— Courage ! reprit Ali d'une voix haletante. Tu es la victime d'un cauchemar. J'ai laissé le cheikh plein de force et de vigueur. Il m'a chargé de te présenter ses meilleures salutations et ses vœux. Et au moment même où je le quittais, il m'a confié dans le plus grand secret qu'il allait bientôt venir au Caire, parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas rendu visite aux descendants du Prophète. Et il a ajouté, dans un de ses plus gracieux sourires, on aurait dit qu'une lumière rayonnait de ses lèvres : « Fais savoir à Abd el-Rahman que je m'invite chez lui. »

Abd el-Rahman ne cachait pas son bonheur :

— Dieu est très grand ! cria-t-il. Le cheikh ! Chez moi !

Il se pencha sur son ami pour le baiser au front, tandis que deux larmes glissaient sur ses joues :

— Abou Khalid, dit-il, pourquoi avoir attendu pour m'annoncer cette bonne nouvelle ?

Quoi qu'il en soit, Ali était parti au Caire avec un sentiment de détresse mêlé d'espoir, il revenait dans sa petite ville affreusement triste et désemparé. Il ne comptait plus que sur la miséricorde divine. Il avait dit à son ami avant de prendre congé :

— Je reviendrai te voir sous peu, car je ne puis laisser le cheikh, et surtout je veux visiter avec lui les tombeaux de la famille du Prophète.

X

Nous avons abandonné Khalid pour parler de son père, mais ceci n'a rien d'extraordinaire, car nous sommes à une époque où l'existence des fils passait à l'arrière-plan. Le père était tout : il administrait sans contrôle les affaires de famille, tranchait en dernier ressort les difficultés qui survenaient : le fils n'était qu'une ombre, et encore une ombre imparfaite, telle que le père désirait qu'elle fût. Les enfants développaient leur personnalité et volaient de leurs propres ailes quand le père avait quitté ce monde, ou si la maladie ou la vieillesse le contraignaient à rester confiné dans sa chambre pour prier ou se reposer, parce que le déclin de ses forces l'y obligeait. Ali était donc le maître absolu : jamais il ne s'était senti aussi vigoureux, jamais il n'avait trouvé aussi vivaces ses facultés de compréhension et d'activité. En conséquence, ne consultait-il personne sur sa propre conduite ni sur sa vie de famille, qu'il s'agisse du mauvais état de ses affaires, de ses pertes d'argent, du nombre vraiment excessif de ses mariages et de ses divorces, ou de l'accroissement de sa progéniture. Il était devenu le point de mire de tous les commérages de sa petite ville et des villages environnants. Certains de ses amis lui rapportaient parfois ces réflexions désobligeantes, mais il se bornait à répondre, — nous l'avons déjà dit, — qu'il usait d'un droit légitime, puisque Dieu avait

autorisé les musulmans à posséder deux, trois ou quatre épouses. Et il ajoutait avec une nuance de persiflage :

— Que me reprochez-vous donc ? Que celui qui se croit capable de faire mon travail le fasse ! N'avons-nous pas reçu l'ordre de nous marier et d'aider à la natalité ? Au jour de la Résurrection, le Prophète nous mettra en parallèle avec les autres nations. Osez-vous me blâmer de contribuer à la fécondité de notre peuple ?

Les plus hardis de ses compagnons attiraient son attention sur ses dépenses excessives et sur ses charges sans cesse plus lourdes. Il se moquait d'eux ou s'en tirait par des apostrophes brutales :

— Je n'ai jamais vu de gens comme vous. Vous doutez de la puissance de Dieu et vous reniez les grâces qu'Il dispense à l'humanité. C'est Dieu qui nous donne une descendance. Si vous ne le saviez pas, apprenez-le ! Dieu ne crée pas une bouche sans lui fournir sa nourriture, pas un être vivant sans lui procurer sa pitance. On nous a interdit de tuer les petits pour ne pas nous appauvrir, or je ne vois pas de différence entre le meurtre des enfants et la volonté de s'abstenir d'en procréer. Tout ceci se ramène à un seul crime, le manque de confiance en Dieu. J'implore le Tout-Puissant ! Que ma foi ne soit jamais ébranlée et que je ne désespère jamais d'être privé de la grâce divine !

C'est de la sorte qu'il dirigeait sa barque, sans réfléchir aux suites possibles, sans tenir compte d'aucune observation, sans écouter aucun conseil. Lancé dans la vie, il suivait son instinct dans les limites de ce qui était permis, tout comme le torrent se précipite vers son embouchure. Il n'est donc pas extraordinaire que nous nous occupions d'Ali de préférence à son fils Khalid. Celui-ci menait en effet une existence terne et effacée sous le contrôle de cette personnalité formidable et envahissante, qui fonçait droit devant elle, sans se laisser arrêter ni détourner par aucun obstacle. Il est juste toutefois de préciser qu'à son retour au Caire, où il avait laissé sa femme et ses

filles aux bons soins de ses beaux-parents, Khalid avait le cœur partagé entre deux tendances opposées.

Il était désolé d'une situation qu'il s'évertuait en vain de comprendre, mais le pauvre Khalid était dépourvu d'esprit critique. Son chagrin le plus net était d'être séparé, après des années de vie commune, d'une femme qui lui avait donné deux filles et dont il avait pu apprécier les belles qualités. Son pessimisme s'accroissait de ce qu'il avait escompté des jours meilleurs, un sort plus agréable que celui qui avait été son lot. Il avait attendu de Dieu le choix d'une compagne vertueuse, qu'il aimerait, qui mériterait sa confiance, réjouirait ses regards et son âme, serait une excellente mère de famille et une bonne maîtresse de maison. C'est ce qu'il espérait de son mariage et croyait ne voir jamais finir. Mais Dieu en avait décidé autrement. Malgré tout, il s'était montré satisfait, comme d'une faveur, de la destinée que l'Éternel lui avait réservée. Mais la Divinité semblait s'être arrêtée en chemin et ne l'avait plus soutenu de sa grâce. Le bandeau qui couvrait ses yeux avait été arraché : il s'était avisé soudain de la laideur de sa femme, cruelle épreuve à laquelle il avait failli succomber. Sans doute il avait pu rester ferme, mais à peine avait-il triomphé que Dieu l'éprouvait derechef. Cette mauvaise fée de la maison, qui hantait une anfractuosité de l'escalier, avait harcelé sa femme pendant qu'elle était seule, pour l'induire en erreur et jeter dans son âme de vaines terreurs. La malheureuse avait été tellement bouleversée qu'elle en avait perdu la raison. Il avait confié sa femme à son beau-père et il était maintenant réduit à cette solitude oisive et pénible. Après tout, il était épris de sa femme et goûtait en sa société une joie paisible. Il profitait de l'enfance de ses filles et se trouvait réconforté de leurs gentils sourires. Tout cela était bien fini et il avait repris ses habitudes de célibataire. Pis encore, son isolement actuel n'était pas comparable aux journées de son adolescence avant son mariage. Ses jours s'écoulaient alors entre une mère

attentive et aimante et un père affectueux qui le comblait de prévenances. Aujourd'hui il vivait comme un étranger dans la demeure de son propre père, au milieu de ces commères bavardes qui ne faisaient même pas attention à lui parce qu'il se désintéressait de leurs rivalités, de leurs rancunes et de leurs jérémiades. Il y avait au surplus cette nichée de marmots qui augmentaient presque chaque jour, poussant aussi dru que les herbes folles : on ne savait pas comment ils étaient venus. Autrefois son brave homme de père s'était attendri sur ses malheurs, mais ce temps était loin, car l'esprit de son père était assombri par ces nombreux soucis qui l'accablaient aussi bien dans sa maison que dans sa boutique. Ali aurait été si heureux si ces appréhensions lui avaient laissé la tête libre sur cette route qu'il arpentait entre son magasin et sa demeure, au lieu de le guetter à chaque instant sur ce maudit chemin et de foncer sur lui à chaque tournant de rue.

Telle était une des sensations qui avaient assailli Khalid à son retour du Caire, mais il en était une autre qui n'était pas moindre, qui n'avait pas moins de portée sur son cœur et même d'une façon plus particulière sur sa vie active. Il avait l'impression que ses épaules étaient allégées d'un pesant fardeau et il éprouvait comme une apaisante sensation de délivrance. La vue de sa femme matin et soir, les regards qu'il lançait à ses filles pour constater la différence de leurs visages ou les comparer avec leur mère, tout cela l'accablait douloureusement. Dieu l'avait soulagé de ce cauchemar, avait extirpé ce poison de son cœur. Certes, son existence était assez vide, pénible même, mais non de la même façon qu'auparavant.

Ainsi Khalid se battait contre lui-même, ballotté entre la tristesse et la joie, entre le découragement et la sérénité. Lorsqu'il se sentait heureux, il priaït, invoquait le ciel, récitait le Coran et remerciait la Providence de ses bontés. Lorsqu'il était gagné par la colère, il accomplissait les mêmes pratiques, pour supplier Dieu de ne pas

appesantir Sa vengeance. Il vivait dans les trances de voir le diable profiter de sa solitude, comme cela s'était produit avant le départ de son épouse. Aussi, pour se protéger contre les atteintes du démon, multipliait-il ses récitations coraniques, ses pieuses litanies et ses prières. Mais Dieu l'avait complètement délivré de Satan : Khalid n'avait même plus l'idée du péché ni le désir d'instincts à satisfaire. Il se résolut donc à reprendre son ancienne manière de vivre : se rendre dans les mosquées, assister aux *zikrs* et être présent aux cours d'instruction religieuse, mais il le fit sans conviction et fut bientôt persuadé de la nécessité d'actes plus substantiels et plus profitables que tous ces exercices désordonnés. Il se prenait à songer qu'on pouvait avoir l'âme occupée de Dieu autrement qu'en allant dans les mosquées écouter des leçons de catéchisme ou des sermons. L'homme a la possibilité de concentrer sa pensée sur Dieu d'une manière continue, en se mettant au travail ou en l'interrompant. Il devrait même être incité à travailler ou à rester désœuvré par la seule crainte de Dieu. Ainsi Khalid constatait dans son esprit la présence immuable de Dieu, et la moindre de ses impressions était extériorisée par une de ces locutions que les hommes prononcent si souvent du bout des lèvres, mais qui correspondent si rarement à une pensée intime. Lorsqu'une chose lui répugnait ou risquait de le mettre en courroux, il s'écriait : « Gloire à Dieu ! » Lorsqu'il était satisfait ou heureux, c'était : « Louange à Dieu ! » L'événement favorable ou non, en valait-il la peine, il disait : « Dieu est grand ! » Quand enfin il redoutait le mauvais sort, proche ou lointain, il murmurait : « Il n'y a de divinité qu'Allah ! » Khalid était très aimé des habitants de sa petite ville, qui l'admiraient et souhaitaient que son père lui abandonne son fonds de commerce et cesse toute activité dans ses affaires temporelles ou religieuses. Mais Ali était plein d'énergie, n'accusait aucune défaillance et n'avait nul désir de repos. Khalid aurait bien voulu aider son père, mais celui-ci

ne s'en montrait pas ravi et au fond lui-même n'y trouvait aucun goût.

Khalid avait un cousin, dont nous n'avons pas encore parlé. Le cousin, du nom de Sélim, était orphelin de père depuis l'âge de deux ans. Ali avait veillé sur lui de loin, s'occupant de ses besoins et l'entourant de sa sollicitude ainsi que sa mère Khadidja. Celle-ci était morte lorsque le petit Sélim avait dix ans et Ali le recueillit chez lui et le considéra comme le frère de Khalid, partageant entre eux deux toute sa tendresse. De son côté, Omm Khalid avait reçu le petit orphelin à bras ouverts et l'avait traité aussi cordialement que son propre fils. Que Dieu ait pitié d'Omm Khalid ! C'était une femme bien supérieure à son entourage. En parlant de Sélim à son fils, Omm Khalid ne disait pas « Ton cousin a dit ou fait ceci ou cela », mais bien « Ton frère a dit ou fait ». Khalid était de trois ans plus jeune que Sélim, et Omm Khalid lui avait mis en tête que Sélim avait sur lui les droits d'un aîné sur son cadet. Khalid avait donc passé son enfance dans la certitude que Sélim était son frère et il ne se rendit compte que beaucoup plus tard de la vraie nature de leur parenté. D'ailleurs cette constatation n'altéra nullement ses rapports avec Sélim, il l'aima de la même façon, le considéra toujours comme son aîné et, à ce titre, le respecta et le préféra à tous ses autres frères et sœurs, si nombreux par la suite. En fait il témoignait à ces frères et sœurs, nés de différentes mères, un attachement médiocre et un intérêt relatif, réservant à Sélim tout son amour fraternel. L'union de ces deux êtres était devenue proverbiale : on vit défiler les jours, les mois, les années, une génération suivie d'une seconde, qui ne doutait pas que Khalid et Sélim fussent frères de père et de mère, engendrés tous deux par cette femme à laquelle Ali consacrait un jour, même après sa mort. Les vieillards souriaient avec une bienveillance attendrie lorsqu'ils évoquaient l'histoire de ces deux jeunes gens et ils repoussaient comme un sacrilège le fait de les représenter comme des phénomènes

extraordinaires d'amitié fraternelle. Les circonstances séparèrent les deux frères lorsque Sélim atteignit sa majorité et qu'Ali lui remit ce qui lui revenait de son père : ce n'était pas grand'chose, mais le jeune homme était courageux et fit fructifier ce pécule. Il se choisit une épouse qu'il aima et dont il fut aimé : il alla s'installer dans une petite maison, bien suffisante pour deux personnes. Son cousin en fut d'abord attristé, puis il n'y pensa plus. L'épouse de Sélim, Zobaida, était de beauté moyenne, avait peu de cervelle, aimait trop la plaisanterie et ne manquait pas d'effronterie. Les relations entre le jeune ménage et Nafissa furent aussi cordiales que le permettaient les différences d'extraction et d'éducation, mais surtout le contraste du physique. Nafissa avait été élevée au Caire avec un certain luxe au sein d'une famille aisée. Zobaida était née dans leur ville provinciale, et la pauvreté des siens l'avait maintenue dans un rang plus humble. Les deux frères furent enchantés de l'amitié qui unissait leurs épouses et en augurèrent un excellent avenir. La preuve de leur bonne entente se manifesta d'une façon tangible : Gulnar n'avait pas atteint six mois qu'elle était retenue par Zobaida comme épouse de son fils Salem, qui avait deux ans. Les deux femmes étaient très joyeuses de ces fiançailles et Nafissa dit à sa compagne :

— Tu as bien mal choisi pour ton fils. Tu aurais mieux fait de prendre Samiha, qui, comme tu peux le voir, est un prodige de beauté.

— Tu n'y penses pas, répondit Zobaida en s'esclaffant. Samiha est plus âgée que Salem, et je trouve un gage de bonheur dans ce nom de Gulnar (elle prononçait Guilnar). Ce nom me plaît énormément, il fait « distingué » et je suis heureuse à l'idée d'entendre un jour mon fils appeler sa femme Guilnar. Samiha, par contre, est un nom vulgaire, comme le tien et le mien. Quelle différence y a-t-il entre Samiha, Hamida et Khadidja ? Je te le répète, je demande Guilnar en mariage et mon fils n'épousera que Guilnar.

Les deux frères étaient assis non loin de là et ce dialogue les amusa :

— As-tu entendu ? dit Khalid à Sélim.

— Pour sûr.

— Cela te plaît ?

— J'en suis ravi.

— Eh ! bien, donne ta main et récitons la *Fatiha*.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains et récitèrent la *Fatiha*. A dater de ce jour, les deux familles considérèrent Gulnar et Salem comme fiancés, surtout depuis le moment où Ali, prenant la chose au sérieux, confirma l'accord et bénit les enfants. Il en informa le cheikh qui, lui aussi, donna son agrément et fit des vœux pour les fiancés. Abd el-Rahman apprit la nouvelle lors d'un séjour dans la petite ville et dit en riant à Sélim :

— Ton fils est désormais mon fils.

Khalid eut alors cette aventure désastreuse. Un jour il alla trouver ce frère qu'il considérait comme un ami et s'épancha dans son sein, ne lui cachant rien de sa pénible existence. A 25 ans, il n'avait aucune occupation qui lui permît de gagner sa vie. Sa mère lui avait laissé quelque bien, mais il ne savait ce qu'il était devenu, car cet argent était resté indivis avec la fortune de son père, et celui-ci ne lui en confiait pas la disposition. Il avait eu la velléité de s'associer avec son père, mais au fond ils n'y tenaient ni l'un ni l'autre. Il ne reprochait pas à son père d'être avare ni même regardant, mais il avait pris en aversion sa manière de vivre, il l'avait en horreur. En outre, comme la progéniture de son père augmentait dans des proportions invraisemblables, il ne voulait pas être traité sur le même pied que tous ces nombreux garçons et filles en bas âge ni recevoir autant que toutes ces sottes épouses.

— Que tu ne te lances pas dans le commerce, répondit Sélim, comme je te comprends ! Ni toi ni moi, ni les jeunes gens qui nous ressemblent ne sont doués pour les affaires. Nous n'avons aucune disposition, si ce n'est

pour une sorte de commerce aujourd'hui passée de mode. As-tu vu ces nouveaux magasins? Quel rapport ont-ils avec les boutiques de ton père et des vieux de son âge? Crois-moi, les jeunes comme nous doivent s'atteler à de nouvelles besognes. Regarde plutôt ces emplois administratifs si nombreux dans les moudirieh, les markaz, les tribunaux ou la Casette Khédiviale. Beaucoup de jeunes gens, venant du Caire ou des provinces voisines, travaillent dans ces bureaux. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

— Mais, répliqua Khalid, nous n'en sommes pas capables.

— Nous savons lire, écrire et compter, reprit Sélim. Nous ne sommes ni paresseux ni idiots. Je ne prétends pas que nous puissions arriver moudir ou mamour, mais un poste de secrétaire dans un de ces bureaux nous irait parfaitement. En ce qui me concerne, je désire être un employé à la moudirieh.

— Et moi, dit Khalid, mon ambition se borne à un emploi au tribunal du cadî.

— Fort bien, reprit Sélim en riant, entre le mufti, le cadî et le mazoun.

— En tout cas, dit Khalid, au milieu des turbans. Les deux amis se turent un instant. Puis Khalid reprit la parole :

— Ce ne sont que des rêves, Sélim. Car j'ai entendu dire qu'il faut des protections.

— Mais, répliqua Sélim en riant, ne récitez-vous pas dans vos litanies : « S'il n'y avait pas de protecteur, il n'y aurait pas de protégé? »

— Ne te moque pas de nos litanies, dit Khalid, j'ai peur que de telles plaisanteries ne te portent malheur.

— Je ne raille pas, reprit Sélim. Je cherche le protecteur et je crois bien l'avoir trouvé.

— Tu l'as trouvé? Qui cela peut-il être?

— Un mot de notre cheikh au Pacha nous fera obtenir ce que nous voulons.

Le soir même, les deux jeunes gens allèrent voir le cheikh pour lui confier leur désir. Celui-ci se recueillit un instant :

— Je vais agir s'il plaît à Dieu. Mais si vous voulez réussir, gardez-moi le secret.

Quelques jours plus tard, Ali ne se tenait pas de joie. D'énormes récipients de boissons sucrées abreuyaient riches et pauvres. Un *zîkr* fut célébré dans sa maison ; des moutons furent égorgés en vue d'un grand banquet. Ali récita de nombreuses suppliques pour conjurer le sort et éviter le mauvais œil. Sélim fut nommé secrétaire à la moudirieh : son service le plaçait entre le moudir et son adjoint. Khalid devint employé au tribunal du cadî, entre le cadî et le multi : il était chargé de classer les dossiers de mariage et de divorce que lui transmettaient les mazouns. Leurs appointements étaient de quatre livres par mois.

(à suivre.)

TAHA HUSSEIN.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

DE L'EXOTISME DE L'ABBÉ DELILLE A L'EXOTISME DE BAUDELAIRE.

L'homme, qu'il soit civilisé ou non, n'est qu'un nomade qui s'ignore. La migration des oiseaux, la transhumance des animaux sont phénomènes de nomadisme périodiques. Ils se traduisent, chez l'homme, par le besoin de conquêtes, qui le pousse à s'installer de force sur des terres nouvelles. J.-H. Rosny nous a brossé la fresque de ces migrations primitives dans deux grands romans préhistoriques. Le premier a pour titre *La Guerre du Feu*, le second *Le Félin Géant*.

A l'exemple de l'homme d'autrefois, l'homme d'aujourd'hui ne parvient à satisfaire au refoulement dont il souffre qu'en obéissant, lui aussi, aux impératifs catégoriques de ce besoin. Croisades, grands voyages d'exploration, guerres coloniales qui ont suivi et mis fin à ces explorations, ont plus ou moins réussi à contenter en lui, depuis des siècles, les manifestations de ce complexe né en même temps que la race humaine.

L'Europe a profité de ces voyages, de ces explorations, de ces entreprises coloniales pour essaimer aux quatre coins du monde les plus aventureux de ses fils. On doit à leurs carnets de route, à leurs relations officieuses ou officielles, des récits dont le roman contemporain s'est

emparé et a tiré parti. La T.S.F., en rapprochant les continents, en les mettant chaque jour, à toute heure, à portée d'oreille, a procuré, depuis quelques années, aux voyageurs sédentaires, qui n'aiment voyager qu'en pensée, de nouveaux moyens de s'évader d'eux-mêmes.

L'exotisme poétique semble devoir le meilleur de son charme à ce goût du voyage immobile à usage interne. Il paraissait du moins en être ainsi à l'époque de Baudelaire. Le temps n'était plus du bon abbé Delille, dont Rivarol déclarait avec causticité, mais non sans raison, qu'il « faisait un sort à chaque vers, mais négligeait la fortune du poème ».

Vigny, Leconte de Lisle, Léon Dièrx, José-Maria de Hérédia, bien d'autres encore, mettant un terme aux fadeurs galantes et aux bergeries dont Parny et Léonard paraient leur exotisme, ont du même coup supprimé le prétentieux dans lequel Delille enrobait le sien, fatras où, pareil à l'espoir que Verlaine a chanté dans un de ses meilleurs sonnets de *Sagesse*, un beau vers luit, de loin en loin, « comme un brin de paille dans l'étable ».

Il n'est personne qui ne connaisse plus ou moins la plupart des poèmes que Leconte de Lisle n'eût probablement jamais écrits, s'il n'avait eu le bonheur de naître à la Réunion, et plus particulièrement : *La Fontaine aux lianes*, *Les Hurlleurs*, *La Ravine Saint-Gilles*, *Les Clairs de lune*, *La Forêt vierge*, *Le Sommeil du Condor*, *La Panthère noire*, *l'Aurore*, *Les Jungles*, *La Bernica*, *Le Jaguar*, *Le Colibri* et *Les Éléphants*, dont voici les quatre premières strophes :

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues.
Et la girafe boit dans les fontaines bleues.
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaïlle étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

Il serait parfaitement injuste d'écarter de cette brève nomenclature *Le Manchy*, poème admirable qui lave l'auteur des *Poèmes Barbares* du reproche d'insensibilité parnasienne que trop de gens mal renseignés lui adressent. Leconte de Lisle a eu au moins un amour dans sa vie. Le nom de la jeune créole réunionnaise qu'il a aimée est connu de ses admirateurs. C'est son souvenir qu'il s'est plu à évoquer dans *Le Manchy*.

Sous un nuage frais de claire mousseline,
écrit-il,

Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

Et ce petit poème, tout plein d'émotion tendre et de discrétion évocatrice, prend fin sur le quatrain suivant :

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiens-dents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves !

D'où vient pourtant que l'exotisme de Baudelaire soit nanti d'un tout autre pouvoir d'incantation que l'exotisme du chef de l'école parnasienne ? Ce ne sont pas *Les Bijoux* qui répondront à cette demande, ni *La Chevelure*, ni *l'Invitation au voyage*, ni *A une Malabaraise*, ni même *Parfum*

Exotique, mais les huit derniers vers que voici, que l'on trouve dans *Voyage* :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs, que tu connais, sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau* !

Voilà le grand mot lâché. Il est tout l'exotisme. La migration des oiseaux, la transhumance des bêtes ne sont, transposées dans l'ordre humain, que le prurit du nouveau, qui prend, dès qu'on l'a trouvé, le nom d'exotisme en littérature et celui de colonisation en politique.

René MABAN.

LA CINQUIÈME COLONNE.

On ne parle plus de la Cinquième Colonne. On a bien tort, car, après avoir joué un rôle fort important dans la guerre, les « cinquièmes colonnes » s'appêtent à en jouer un tout aussi important dans la paix.

Il est sans doute impossible de dire, aujourd'hui, quel sera leur rôle : prophétiser est un métier bien décevant, et les bonnes prophéties se font habituellement *ex eventu*. Mais en ce qui concerne celui qu'elles ont joué pendant — et, bien entendu, avant le commencement des hostilités, nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir là-dessus deux opinions divergentes et que leur rôle puisse être surestimé. Nous croyons même que c'est l'apparition de la « cinquième colonne » qui détermine le caractère propre de la seconde guerre mondiale, ou de la seconde phase de la guerre mondiale si, comme il est bien probable, les historiens futurs considèrent les guerres de 1914-18 et de 1939-45 comme une seule guerre, coupée — à l'instar de la Guerre du Péloponnèse avec laquelle elle a tant de similitude — par une pseudo-paix ; en fait, par un long armistice de vingt ans.

Le terme « cinquième colonne » est d'origine toute récente. C'est au général Franco — dont ce sera, sans doute, la création la plus populaire et la plus durable — que nous le devons. C'est lors de la guerre civile espagnole, ou mieux, lors de la contre-révolution espagnole, lors de la marche des armées franquistes sur la capitale que la

« cinquième colonne » vit le jour. « Les quatre colonnes qui s'approchent de Madrid seront, a dit le général Franco, aidées par une cinquième qui s'y trouve déjà. »

L'image frappa la conscience populaire. Le mot fit fortune et se propagea, en traînée de poudre, dans le monde entier. Le terme fut adopté par toutes les langues de la terre. Et lorsque les armées hitlériennes commencèrent leur marche conquérante à travers les pays de l'Europe, et qu'il apparut que — de même que lors de la marche des armées du général Franco sur Madrid, — elles y étaient accueillies, soutenues, aidées, par des éléments amis qui y étaient déjà, c'est tout naturellement et, d'ailleurs, avec bon droit, qu'on a appliqué à ces « amis de l'ennemi » l'appellation : « cinquième colonne ».

On ne remarqua point — la connaissance de l'histoire est si peu répandue dans le monde — que si le *terme* était nouveau, le phénomène social et militaire qu'il désignait l'était beaucoup moins. Ou même, ne l'était pas du tout. Que le cas d'une forteresse, prise grâce à l'aide apportée *du dedans* à l'armée assiégeante, n'était rien moins qu'infréquent dans l'histoire (pensons, par exemple, à la prise d'Antioche, ou d'Édesse, par les Croisés); que les armées conquérantes étaient bien souvent reçues par la population des pays envahis, ou, du moins, par une partie de cette population (pensons aux campagnes du roi Mithridate) comme des libérateurs et amis; et que, pour tout dire, l'expression : « nos amis les ennemis » n'est pas un vain mot.

En fait, sans pouvoir affirmer sans doute que la « cinquième colonne » est de tout temps, on pourrait soutenir qu'elle constitue un phénomène qui apparaît, et qui a paru, à des époques très différentes, parfois bien reculées, et que c'est même sa réapparition périodique qui en constitue l'intérêt principal et la plus grande importance.

Le fait que personne, ou presque, ne s'est aperçu de l'antiquité vénérable de la « cinquième colonne » et n'a rapproché les événements contemporains de ceux que

nous décrivent Thucydide et Polybe (on a, en revanche, assez souvent comparé Hitler à Philippe) (1) est très curieux et même révélateur. Il ne s'explique pas, nous semble-t-il, par une simple ignorance de l'histoire, mais par quelque chose de beaucoup plus profond et de plus significatif. Car si personne n'a fait les rapprochements faciles et banaux que nous venons d'indiquer — et l'on pourrait en faire beaucoup d'autres — c'est que, pour la conscience populaire de notre époque, conscience qui incarne et exprime l'expérience historique du XIX^e siècle et de la première guerre mondiale, la guerre civile était devenue quelque chose d'exceptionnel et d'horrible ; et l'idée que, lors d'une guerre nationale, il pouvait se trouver, *à l'intérieur de la nation*, des groupes sympathisant avec l'ennemi, était devenue parfaitement inconcevable.

C'est pour cela justement que le phénomène révélé par la contre-révolution espagnole et la conquête hitlérienne a tellement frappé la conscience populaire et est apparu comme quelque chose d'entièrement nouveau, d'inouï, de n'ayant jamais existé auparavant dans l'histoire ; et que personne n'a songé à y reconnaître quelque chose qui, presque de tout temps, a fait l'objet des préoccupations, et même de la crainte, des gouvernements des cités humaines, grandes et petites, à savoir, l'« ennemi intérieur ».

C'est que, au cours du XIX^e siècle, l'État national, et plus ou moins démocratique, avait si bien réussi à unifier et à intégrer les populations, à les absorber et à les lier à l'État, que, pratiquement, l'« ennemi intérieur » avait disparu de la Cité.

Sans doute savait-on que, sur les confins du monde civilisé, dans l'est de l'Europe où subsistaient encore de vastes Empires à peine sortis de la féodalité, en Russie

(1) Cf. Roger CAILLOIS, *Athènes devant Philippe*, dans *La Communion des Forts*, Mexico 1943.

et en Autriche (1), il n'en était pas ainsi. Mais justement ni l'une ni l'autre n'étaient des États nationaux ; c'étaient, au contraire, des « prisons des peuples », où une race dominante en tenait d'autres en sujétion ou esclavage. Aussi comprenait-on bien l'existence, dans ces pays-là, d'« ennemis intérieurs » auxquels les gouvernements ne pouvaient faire nulle confiance, et dont ils pouvaient craindre que, pendant une guerre, ils feraient cause commune avec l'« ennemi extérieur ». On admettait parfaitement bien que, dans ces pays-là, des irrédentismes, ou plus simplement des séparatismes *nationaux*, pouvaient affaiblir, ou même rompre, les liens d'appartenance à l'État : l'oppression provoque l'opposition et, lors d'une guerre, nourrit le défaitisme ; à la limite, elle provoque la haine et incite les opprimés à faire cause commune avec l'ennemi du dehors contre l'oppresser du dedans : les ennemis de nos ennemis sont nos amis. Aussi ne fut-on pas surpris de voir les Empires des Habsbourg et des Romanoff, sous la tension de la guerre, se briser et voler en éclats.

En revanche, lors de la première guerre mondiale, ou, si l'on préfère, lors de sa première phase, les oppositions sociales, contrairement à ce que craignaient les uns et espéraient les autres, se sont avérées singulièrement inopérantes en face du lien national : celui-ci s'est partout — sauf en Russie (2) — montré plus fort et plus profond

(1) Ou, encore, dans les pays coloniaux où une révolte des populations sujettes contre le pouvoir de la métropole est toujours possible et toujours à craindre.

(2) La Russie, à peine sortie de la féodalité, n'avait pas eu le temps de consolider sa conscience impériale ; quant à sa race dominante, à peine sortie de l'esclavage, elle n'avait pas eu le temps de se constituer en nation. Aussi la conscience nationale n'a-t-elle pas pu se substituer du jour au lendemain au lien dynastique et ce n'est qu'aujourd'hui que la conscience nationale et la conscience impériale de la Russie se trouvent pleinement réalisées dans l'U. R. S. S.

que tout autre lien. En particulier, contrairement aux théories marxistes si largement répandues aux XIX^e et XX^e siècles, la solidarité de classe, notamment celle de la classe ouvrière, n'a joué pratiquement aucun rôle en face de la solidarité nationale (1). La première phase de la nouvelle guerre de trente ans a démontré l'inexistence de l'« ennemi intérieur » en Occident.

Il est clair qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. Ainsi que nous l'avons vu, l'« ennemi intérieur » a fait sa réapparition dans la Cité. Et c'est ce fait surprenant — et inattendu — qui explique la terreur et l'horreur qui, partout dans le monde, ont accompagné la révélation de sa résurrection.

Comment s'est-il fait que la situation ait changé d'une manière si profonde ? Que l'État national ait perdu, si rapidement, sa structure monolithique ?

Nous reviendrons plus loin sur ce problème. Il nous suffit pour l'instant de constater le fait.

La « cinquième colonne » est l'« ennemi intérieur ». On aurait tort, cependant, d'imiter, ou de suivre, l'usage linguistique actuel et d'appliquer ce terme d'une manière indiscriminée à toutes les espèces différentes d'« ennemis intérieurs » dont l'activité constitue un danger actuel ou potentiel pour l'État. A ce faire on perdrait de vue le caractère particulier de l'ennemi en question, et on méconnaîtrait le fait que la « cinquième colonne » n'est qu'un cas très spécial d'un genre beaucoup plus vaste. En bref, on identifierait l'espèce avec le genre.

(1) La solidarité de la classe ouvrière n'a pas joué, dans la deuxième phase de la guerre mondiale, un rôle plus grand que dans la première. Les prolétaires allemands et italiens, contrairement aux prévisions des théoriciens marxistes, ne se sont pas joints à leurs frères de la Russie soviétique et ont soutenu l'effort de guerre de leurs pays avec autant d'enthousiasme que leurs classes bourgeoises. En revanche, la solidarité capitaliste s'est, bien souvent, révélée agissante et réelle.

L'existence de l'«ennemi intérieur» implique et indique la présence au sein de la Cité de groupes non-intégrés, non embrassés par le lien social ; de groupes qui se refusent à s'identifier avec le Tout de la Cité, ainsi que de se solidariser — dans ce Tout — avec les autres groupes qui le composent et le constituent ; de groupes qui s'isolent — ou qui se trouvent isolés — dans ce Tout ; qui s'opposent à ce Tout ; qui, l'opposition s'intensifiant et s'exaspérant, passent de l'opposition à l'hostilité, de l'hostilité à la haine ; le cas échéant la lutte sourde se transformera en lutte ouverte : la sédition fera son entrée dans l'État.

La Cité humaine est une entité bien complexe. Et les liens qui l'unissent — et l'opposent aux autres — autant que les liens qui unissent et, là aussi, opposent à d'autres, les groupes et les sous-groupes qui la composent, les principes de liaison et de désunion, de solidarité et d'hostilité — car la vie de la Cité est toujours pleine de luttes intérieures et de tensions — sont variés et surtout variables dans le temps et l'espace.

Ainsi le principe unificateur de la Cité peut être de nature religieuse. La Cité se confond alors avec l'Église (ou la secte) ; elle est une Communauté de Croyants, ou d'Élus. Il est normal que, dans ce cas-là, ce soient les croyances qui déterminent les unions et les oppositions intérieures, que ce soit l'incroyant, l'infidèle ou encore l'hérétique qui se trouve isolé, exclu de la Cité (ou qui s'en exclut lui-même), qui en devient l'«ennemi intérieur», et qui, si l'occasion s'en présente, prêtera la main à celui du dehors (1).

(1) Ainsi les populations chrétiennes de l'Orient ont aidé les croisés. Les chîtes d'Égypte ont fait cause commune avec les fatimides, etc., etc. En revanche, lors de la première guerre mondiale la Turquie n'a pas réussi à allumer la guerre sainte et à détacher les populations musulmanes de leurs suzerains infidèles.

Le principe unificateur de l'État peut être aussi de nature dynastique. De moins en moins important de nos jours, le principe dynastique a joué un grand rôle dans l'histoire ; les guerres dynastiques, autant que les guerres religieuses, ont ensanglanté le monde, et rien ne conduit plus facilement à la trahison envers une dynastie régnante, à l'acceptation de l'aide étrangère, que la fidélité à une dynastie déchue (1).

Le lien unifiant à l'État peut être enfin (le cas le plus fréquent et, aujourd'hui, le seul vivant peut-être) de nature nationale, formé par une communauté d'origine — supposée ou réelle — de langue, de coutumes, d'histoire. Ce seront alors les « autres », les « barbares », ceux qui n'ont pas la même origine, qui ne parlent pas — ou parlent mal — la langue nationale, qui ne partagent pas les souvenirs historiques et ne participent pas aux fêtes traditionnelles de la nation, et qui par un hasard seulement — hasard de conquête, de migration, de liaison dynastique — font partie de l'État, qui seront sentis — ou, du moins, pourront l'être — comme des « intrus », comme un « corps étranger » ; aussi pourront-ils être traités — et se comporter — comme des ennemis intérieurs (2).

Dans la réalité concrète les principes unificateurs, « les génies invisibles » de la Cité, ne se rencontrent sans doute

(1) Il en est de même pour les « ci-devant » envers une révolution qui renverse la monarchie. On peut se demander, d'ailleurs, si en marchant contre la nation et s'alliant avec l'étranger, ils commettent une *trahison*. A leur point de vue, il n'en est rien. Il est significatif, que, aujourd'hui, nous nous refusons d'admettre leur point de vue comme légitime. Il est tout aussi caractéristique que les représentants de l'oligarchie capitaliste ne trouvent rien de répréhensible dans le fait de travailler pour l'ennemi.

(2) *Vice versa*, ces autres, immigrés ou conquis, peuvent se refuser à s'intégrer dans la nation et, délibérément, se constituer en « corps étranger », tels, par exemple, les Allemands de Roumanie ou du Brésil.

jamais à l'état pur. Ils se combinent entre eux, s'allient, ou luttent, les uns avec les autres, naissent, meurent et se substituent les uns aux autres (1). Aussi l'analyse sommaire que nous venons d'esquisser n'a pas, bien entendu, le but de décrire, ni même d'énumérer, d'une manière exhaustive les structures typiques et essentielles des sociétés humaines. Elle a un but beaucoup plus simple et plus modeste : celui de déterminer la place qui, dans ces structures, revient à la « cinquième colonne ». Or, chose curieuse, parmi les « ennemis intérieurs » que nous avons envisagés jusqu'ici, nous ne l'avons pas rencontrée.

C'est que la « cinquième colonne » est un « ennemi intérieur » d'une espèce très spéciale et très particulière : elle est un phénomène de lutte (ou de guerre) civile et, plus exactement, *sociale*. Elle apparaît lorsque la solidarité sociale, l'instinct de conservation sociale d'un groupe ou d'une classe de la Cité, en arrive à primer la solidarité qui le lie à la Cité tout entière, ou mieux, lorsque la haine sociale qui divise et oppose les groupes et les classes de la Cité s'avère plus forte que leur solidarité. En termes modernes, lorsque l'intérêt de classe et la haine de classe en arrivent à primer la solidarité nationale. Aussi doit-elle — la « cinquième colonne » — être soigneusement distinguée des autres types de l'« ennemi intérieur ». Tout particulièrement devons-nous éviter de la confondre avec l'« ennemi intérieur » constitué par des groupements de caractère *national*, animés d'un sentiment de solidarité *nationale* avec l'envahisseur, ou, du moins de celui de haine *nationale* contre l'État dans lequel ils sont englobés. Les minorités nationales ainsi que les nations minoritaires

(1) L'unité nationale sort de l'unité dynastique et se substitue à celle-ci ; ou bien s'oppose à l'unité dynastique et finit par la détruire ; les liens religieux subsistent et tantôt renforcent, tantôt, au contraire, affaiblissent le lien national. Une minorité religieuse est toujours suspecte.

ont joué un rôle particulièrement néfaste dans la guerre mondiale (1), guerre qui, bien que souvent on ait dit le contraire, est une guerre nationale au premier chef : ce n'est pas là une raison de confondre leur action avec celle des « cinquièmes colonnes ».

Nous venons de dire que la guerre mondiale, dans sa phase actuelle comme dans sa première phase, est une guerre avant tout nationale (2). C'est là un fait d'une importance capitale ; c'est là aussi un fait qui nous semble avoir été le plus souvent méconnu.

En effet, dans les interprétations les plus populaires de la guerre on a surtout insisté sur son caractère idéologique : guerre des démocraties contre le fascisme, guerre de la liberté contre la tyrannie ; dans les interprétations plus « profondes », issues de la plume des représentants de la pensée « libérale », la guerre a été présentée le plus souvent comme une révolution sociale internationale, qui divise l'humanité en deux camps, camps dont la ligne de partage passe à travers les frontières nationales et les frontières des États (3).

(1) Aussi leur existence, après cette guerre, semble-t-elle inconcevable. Les petites nations pourront bien se réunir dans une fédération ou s'agréger à un Empire. Mais aucune nation, petite ou grande, ne tolérera plus dans son sein de « minorités nationales ».

(2) D'ailleurs on a peut-être tort de réduire « la guerre mondiale » à un dénominateur commun. Car, tout en étant une, elle a un sens bien différent pour chacun de ses participants.

(3) L'aveuglement de la pensée moderne pour le phénomène *politique*, aveuglement qui se marie étrangement — ou naturellement — avec l'adoration de l'État, nous semble être à peu près général. Les phénomènes politiques sont presque toujours ramenés ou expliqués par des facteurs économiques : la prévalence de l'économique est un trait caractéristique de la société bourgeoise, et surtout capitaliste, et le matérialisme économique — contrairement à ce que croyaient ses créateurs — en exprime parfaitement la mentalité.

Les affinités et les oppositions idéologiques, les sympathies et les antipathies politiques, les solidarités d'intérêt et de classe — surtout des classes possédantes, effectivement liées par leurs intérêts — jouent et ont joué, incontestablement, un rôle fort important dans la guerre ; beaucoup plus important que n'ont voulu admettre les « réalistes historiques » (de droite et de gauche), elles ont partout inspiré des minorités agissantes et coloré la politique extérieure (1). Et pourtant, si les démocraties font cause commune, s'entraident et se soutiennent, c'est, en quelque sorte, malgré elles, à leur corps défendant... Car les démocraties *se défendent* ; et se défendent après avoir été menacées et attaquées, après que leur existence même a été mise en danger. Mais elles ne se défendent pas contre des doctrines. Elles se défendent contre des armées.

Il est bien évident que si l'Allemagne et l'Italie s'étaient bornées à une lutte idéologique contre les démocraties, c'est-à-dire, si elles s'étaient bornées à ne les attaquer que sur le plan doctrinal, en se contentant de ne *pratiquer* le nazisme et le fascisme que *chez elles*, sans s'en prendre à leurs voisins ; ou même à ne s'en prendre qu'à leurs voisins les plus faibles, jamais les pays démocratiques n'auraient songé à leur déclarer la guerre (2).

(1) Ainsi l'aversion politique contre le fascisme et surtout le hitlérisme a joué, sans aucun doute, un rôle très important dans la préparation idéologique de l'Amérique à la guerre. Il a animé et inspiré l'aile marchante de son opinion publique. Aussi le *slogan* : défense de la démocratie (et des démocraties) a-t-il été beaucoup plus qu'un *slogan*. La haine du communisme, l'aversion pour l'Angleterre, la sympathie pour le hitlérisme ont joué également un rôle important, en sens contraire. Aucun n'a été décisif.

(2) Même sur le plan doctrinal. Là aussi les démocraties n'ont fait que se défendre, et très mollement. Il est curieux de constater que ce sont, au contraire, les régimes totalitaires qui, tout en attaquant — sur le plan doctrinal — la démocratie bourgeoise et en proclamant sa décadence et sa sénilité, ont cru devoir

Aucun, d'ailleurs, ne l'a fait. Nous supportons tous, avec un stoïcisme incomparable, les misères des autres (même de nos amis) et nous sommes toujours prêts à payer notre tranquillité par le sacrifice des biens qui ne nous appartiennent pas. Aussi, si nous avons finalement été amenés à la guerre, c'est parce que nous y avons été acculés par la menace ou même par l'agression directe, et que nous avons reconnu et compris, d'ailleurs à contre-cœur, non pas l'incompatibilité entre la démocratie et le fascisme, ainsi qu'on le dit trop souvent — ceci n'a pas de valeur politique, — mais l'impossibilité de la coexistence pacifique entre les États fascistes et les États démocratiques (1).

Il nous paraît d'ailleurs qu'on aurait tort d'opposer d'une manière absolue et abstraite la guerre politique, ou idéologique, à la guerre nationale. La réalité est beaucoup plus complexe et ne connaît que rarement ces divisions tranchées. Les doctrines et les systèmes politiques possèdent sans doute une existence et une action propres. Ce n'est cependant qu'en s'incarnant dans la matière nationale (ou celle d'un État) qu'elles entrent vraiment dans la réalité historique. Aussi n'est-ce pas contre le fascisme et le nazisme, ni contre la contre-révolution qu'ils représentent, mais contre l'*Italie* fasciste et l'*Allemagne* nazie que les démocraties ont dû faire la guerre.

La structure politique de l'État n'est pas identique, assurément, à la vie d'un pays, d'une nation. Mais, d'autre part, elle n'est pas, non plus, quelque chose d'extérieur et de superimposé à celle-ci. Elle y est, au contraire, très intimement et très étroitement liée. Il est

défendre leur idéologie, et se défendre contre l'attrait possible de l'idéologie démocratique, par les moyens très radicaux — et nullement doctrinaux — de la censure et de la presse dirigée.

(1) Le fascisme étant nécessairement nationaliste et militariste est donc nécessairement agressif.

difficile de s'imaginer une Angleterre républicaine, une Amérique monarchique, une Allemagne démocratique...

Aussi les gens qui se sont battus dans le monde ne l'ont pas fait, le plus souvent du moins (1), pour des principes abstraits, ou des expressions géographiques : ils se sont battus pour des réalités historiques. Ce n'est pas pour la monarchie, ni pour la démocratie *in abstracto*, que se sont battus les Anglais, mais pour la vieille Angleterre, à la fois monarchique et démocratique, aristocratique et bourgeoise, et pour le *Commonwealth* des Nations britanniques ; ce n'est pas pour la République que se sont battus les Français, mais pour la République française, ou — ce qui veut dire la même chose — pour la France telle qu'elle est devenue dans sa vie concrète dans laquelle la République lui est devenue consubstantielle ; et ce n'est même pas pour le régime soviétique, ou la religion marxiste, que se sont battus les Russes, mais pour la « patrie soviétique », l'Empire soviétique, c'est-à-dire la Sainte Russie, l'Empire russe dans lequel la structure soviétique est devenue autochtone, et dans lequel le camarade, ou mieux, le maréchal Staline, a remplacé le Tsar.

Nul, d'ailleurs, n'a eu davantage conscience de ce caractère national de la guerre que le maréchal Staline, qui l'a appelée du même nom dont s'était servi jadis l'Empereur Alexandre I^{er} : « la guerre pour la patrie » (*Otetchestvennaïa voïna*), et dont les proclamations, appels et manifestes reproduisent textuellement les termes, et les

(1) Il est certain qu'il y a des gens qui se battent pour le nazisme, ou le communisme, et même pour la démocratie et la liberté, en tant que tels : le nazisme et le communisme sont des religions laïques, comme l'a bien dit M. Raymond Aron (cf. R. ARON, *L'avenir des religions séculières*, *France Libre*, n° 45), même si la démocratie n'en est plus une. Il est clair cependant que ces croyants purs ne sont pas très nombreux comparés aux membres des églises nationales, c'est-à-dire, aux communistes russes et aux nazis allemands.

expressions de l'Empereur qui avait tenu tête à Napoléon, et l'avait battu. Aussi pour animer l'ardeur de ses troupes n'est-ce pas aux doctrines révolutionnaires et aux souvenirs de la guerre civile, c'est au sentiment patriotique de ses peuples, à l'orgueil national incarné dans les vieilles gloires de la Russie tsariste et même pré-tsariste que l'Empire soviétique a dû faire appel (1).

Cette guerre ne fut une guerre doctrinale, une guerre révolutionnaire, ni pour les Russes ni pour les démocraties occidentales. Ce n'est pas pour propager, ou imposer, dans le monde l'idéologie bolchéviste ou l'idéologie démocratique que les Alliés ont pris les armes. Et si la destruction du fascisme et du nazisme en tant que tels est devenue pour eux un but de guerre, ce n'est pas à cause de leur aversion particulière pour ces idéologies, c'est parce qu'ils ont dû finir par reconnaître que le fascisme et le nazisme sont des idéologies qui inspirent, et des formes d'État qui incarnent la volonté de conquête et de domination (2).

La guerre n'est pas ou, mieux, ne fut pas, pour les puissances totalitaires de l'Axe (ou de l'ex-Axe), une guerre contre-révolutionnaire, telle que le furent les guerres de la Sainte Alliance (c'est bien pour cela, d'ailleurs, qu'elle aboutit à la défaite de l'Axe) (3). Car

(1) Il est très caractéristique que les ordres les plus élevés dans la hiérarchie des décorations soviétiques soient ceux de Souvoroff et d'Alexandre Nevsky. Non ceux de Lénine ou du Drapeau Rouge.

(2) Aussi lorsqu'il s'agit d'un pays trop faible pour constituer une menace, ou d'un pays qui se trouve être de notre côté dans la guerre, les démocraties n'éprouvent aucunement le besoin de combattre son idéologie ou de pousser à une modification de sa structure politique.

(3) Il nous paraît évident que, si les puissances de l'Axe avaient mené une guerre *purement idéologique*, c'est-à-dire une guerre purement contre-révolutionnaire, elles auraient remporté une victoire presque totale. Mais il est tout aussi évident qu'elles

ce n'est pas pour combattre le communisme et la démocratie bourgeoise, et imposer au monde la foi naziste et fasciste qui les inspiraient elles-mêmes, que l'Italie et l'Allemagne ont préparé et déclenché la guerre ; c'est pour se tailler des Empires.

Ainsi, pour l'immense majorité de ceux qui y ont pris part, la guerre fut, avant tout, une guerre nationale. Et c'est justement pour cela que la trahison nationale, qui s'incarna dans les « cinquièmes colonnes » se présenta partout comme un *nationalisme* (1).

Cette guerre ne fut pas, non plus, « une guerre sociale internationale », bien que des éléments de lutte sociale aient été présents, assurément, dans un grand nombre de pays belligérants — ce sera justement notre tâche de déterminer ces éléments ainsi que leur rôle : — ceci pour la raison très simple et très brutale qu'il n'en fut pas ainsi *en fait*. Et que cette lutte sociale internationale dont on nous parle tant, et dont, surtout, on nous a tant parlé, n'a lieu, et n'a eu lieu, qu'à l'intérieur des pays démocratiques, et qu'il n'y en eut trace ni en Russie, ni en Allemagne, ni même en Italie (2). Car si, finalement, une sorte de guerre sociale se développa dans cette dernière, c'est que — il ne faudrait pas l'oublier entièrement, — celle-ci a fait la guerre, et l'a perdue. Or, à notre époque,

n'auraient jamais pu entraîner leurs peuples à une guerre idéologique. Quant à une alliance contre-révolutionnaire en vue d'une guerre de conquête menée en commun, celle-ci n'aurait pu se réaliser que si l'Allemagne avait renoncé à son rêve d'hégémonie mondiale au détriment précisément des pays démocratiques.

(1) Le nationalisme, partout dans le monde, est devenu synonyme de trahison. Cela se comprend du reste : le nationalisme a partout été l'arme de la contre-révolution, comme le patriotisme a été celle de la révolution. Or, ainsi qu'on le verra plus bas, la « cinquième colonne » est un phénomène essentiellement contre-révolutionnaire auquel le nationalisme sert de camouflage.

(2) L'opposition contre le fascisme a sans doute existé en Italie. Elle fut cependant trop faible — jusqu'à la défaite — pour gêner le régime.

une guerre perdue se paye, automatiquement, par un bouleversement politique et social dont la profondeur dépend de la sévérité de la défaite : réformes, chute du régime politique, révolution, ou contre-révolution. Aussi, sans la présence de troupes alliées — et de troupes allemandes — une révolution aurait, très certainement, éclaté en Italie par suite, tout simplement, *de la débâcle*. Ce qui ne veut pas dire — tout au contraire, — qu'elle y aurait éclaté sans cela. Ni même qu'elle éclatera dans l'avenir.

L'erreur d'interprétation que nous sommes en train de combattre s'explique, en grande partie du moins, par le fait que « la lutte sociale internationale » existe effectivement en Europe (et dans le monde), et y a préexisté au recommencement de la guerre (1). La révolution et la contre-révolution en Espagne, la formation du « front populaire » en France et les événements qui l'ont précédé et suivi, en furent les expressions les plus caractéristiques, et la guerre civile que la contre-révolution a allumée en Espagne, une démonstration éclatante : ce furent des armées internationales qui se combattirent sur le sol de l'Espagne, témoignant ainsi, d'une manière décisive, de la solidarité profonde du monde occidental, dans lequel, désormais — comme jadis en Grèce — politique intérieure et politique extérieure sont devenues solidaires et interdépendantes. Pourtant, il ne faut pas se leurrer : la contre-révolution espagnole n'a pas été le foyer d'où sortit la deuxième guerre mondiale ; ce ne fut pas la première éruption, la première rencontre ouverte,

(1) Si l'on voulait, coûte que coûte, faire sortir la guerre mondiale (dans sa seconde phase) d'une « guerre civile internationale » il faudrait remonter plus avant, et diviser sa préhistoire en deux et même en trois étapes : 1) victoire de la révolution en Russie ; 2) victoire de la contre-révolution en Italie et en Allemagne ; 3) guerre *nationale*, guerre de conquête menée par les puissances contre-révolutionnaires contre les pays démocratiques se trouvant en proie aux dissensions sociales.

en force et les armes à la main, entre la révolution et la contre-révolution ; ce ne fut pas le foyer de la « guerre sociale internationale » dont les flammes, quelques années plus tard, auraient embrasé le monde : ce fut la première phase de la guerre, phase de préparation et de prise de possession de positions stratégiques décisives, par les États de l'Axe (1). Aussi la contre-révolution espagnole ne fut-elle pas une explosion spontanée, mais une machination ourdie du dehors, et ce n'est pas grâce à ses propres forces, mais grâce à l'apport militaire italien et allemand, apport donné pour des raisons stratégiques, et non idéologiques, qu'elle a remporté la victoire. C'est justement pour cela que la « cinquième colonne » a fait son apparition en Espagne, et que c'est la guerre d'Espagne qui en a favorisé la formation et révélé l'existence potentielle dans les pays « démocratiques » de l'Occident.

Une autre cause de cette même erreur — erreur de simplification à outrance et de méconnaissance, extraordinairement répandue dans le monde actuel, des facteurs spécifiquement politiques de l'histoire — consiste dans le fait que la guerre moderne n'a pas besoin d'être une guerre révolutionnaire, « une guerre sociale internationale », pour créer, d'elle-même, une situation presque révolutionnaire. Non seulement une guerre perdue, mais même une guerre gagnée, malgré le prestige accru que l'issue favorable du conflit donne, normalement, au régime social et politique du pays victorieux, produit, dans la structure économique et sociale du pays qui en subit tout le poids, des transformations tellement profondes qu'elles équivalent, parfois, à une véritable révolution. En ce sens on peut bien dire que la guerre moderne, par la tension qu'elle impose aux belligérants, par l'accélération — ou le renversement — des processus normaux

(1) C'est la méconnaissance de ce fait qui a conduit les États démocratiques à la comédie sinistre de la « non-intervention ». On avait cru qu'il ne s'agissait que d'une opération locale.

de leur évolution économique et sociale, par le bouleversement de leur structure démographique, par la conscience que prennent de leur rôle et de leur valeur les classes inférieures de la Cité, est, en elle-même, une espèce de révolution. C'est précisément pour cela que, au xx^e siècle, les gouvernements des pays démocratiques sont devenus si pacifiques, et même si pacifistes. Aucun pouvoir « légitime », pour employer le terme de Guglielmo Ferrero (1), ne se sentait prêt à courir le risque de la guerre (2), et se sentait prêt, au contraire, à faire tout pour l'éviter, justement parce qu'aucun d'eux ne voulait courir le risque d'une révolution (3). Et ce ne sont que les pouvoirs « révolutionnaires », ou pour être plus exacts, les pouvoirs *contre-révolutionnaires* (4) qui, à notre époque,

(1) Cf. Guglielmo FERRERO, *Pouvoir*, New York, Brentano's 1942, et mon compte rendu dans *Renaissance*, 1943, fasc. IV.

(2) Les pouvoirs légitimes ont bien souvent eu peur de la guerre, j'entends d'une guerre sérieuse, plus que de la défaite, et de la victoire plus que de la guerre. Ceci n'est pas nouveau non plus : le Sénat romain, ainsi que nous le raconte Plutarque dans la *Vie de Camille*, avait, lui aussi, surtout peur de la victoire de ses troupes.

(3) Même chez le voisin ou l'adversaire. Les mauvais exemples sont contagieux.

(4) Le terme « contre-révolution » a une mauvaise presse dans le monde actuel. C'est pourquoi les pouvoirs les plus authentiquement contre-révolutionnaires — Hitler, Mussolini, Pétain, etc. — s'intitulent volontiers « révolutionnaires » et parlent de la Révolution fasciste, de la Révolution nationale, etc., en augmentant par là la confusion mentale et verbale de notre époque. Nous ne pouvons pas, bien entendu, essayer de déterminer ici le sens exact des termes « révolution » (cf. Paul SCHRECKER, *Le problème de la révolution dans la philosophie de l'histoire*, *Renaissance*, 1943, fasc. II) et « contre-révolution ». Il nous suffit de constater : a) que la contre-révolution n'est pas une restauration d'un état passé et que, de ce fait, les réactionnaires qui se joignent aux forces contre-révolutionnaires sont toujours — partiellement du moins — dupés ; et b) que la révolution, opérant d'après le principe : « ôte-toi que je m'y mette », signifie un changement total, et la contre-révolution le maintien au moins partiel, du personnel dirigeant.

se montrent nécessairement belliqueux et militaristes. Ceci non pas pour la raison alléguée par Ferrero (et avant lui par Platon) qu'ils auraient *peur* du peuple et chercheraient à embrouiller la Cité dans des complications extérieures pour éviter, en revanche, des complications intérieures (ceci était vrai jadis, mais ne l'est plus de nos jours), mais au contraire pour des raisons exactement opposées, à savoir parce que la contre-révolution ne pouvait, à notre époque, réussir qu'à condition d'être nationaliste et même ultra-nationaliste (1), et ne pouvant se maintenir qu'à condition de posséder le support du peuple, ou du moins, d'une grande majorité du peuple, les gouvernements contre-révolutionnaires *n'ont aucune-ment peur du peuple*, qui les soutient et les suit dans les desseins impérialistes, ni, non plus, n'ont à tenir compte de la « cinquième colonne » qui, ainsi que nous l'avons déjà constaté, n'existe pas chez eux (2).

Aussi, contrairement à la croyance tellement répandue dans certains milieux, ce ne sont aucunement les « munitionnaires » et les « marchands de canons » qui, par leurs machinations ténébreuses, poussent les peuples à la guerre ; ce ne sont même pas les « capitalistes » qui le font pour gagner des « débouchés » et des « marchés ».

(1) La passion religieuse pouvait, jadis, jouer le rôle de catalyseur de la contre-révolution. Aujourd'hui elle ne peut jouer qu'un rôle subsidiaire.

(2) Il semble être très difficile pour la pensée démocratique d'en arriver à admettre que la contre-révolution (autant que la révolution) peut être populaire et jouir d'un large support du peuple, et que, par conséquent, les régimes totalitaires se maintiennent par l'adhésion des masses et non par la terreur, la *Gestapo* et la *Guépéou* (dont, par ailleurs, nous ne contestons pas l'importance). De cette erreur fondamentale est résultée l'attente d'une révolte populaire dans les pays de dictature ainsi que celle d'un « effondrement » intérieur, d'un *cracking* de ces pays. Il en est résulté aussi le caractère hautement inefficace de la propagande alliée. Il faut avouer toutefois que les totalitaires ont commis la même erreur les uns par rapport aux autres.

Ceci a pu être vrai jadis au temps des armées de métier, ce n'est certainement pas vrai aujourd'hui. La guerre, de nos jours — et il se peut qu'il en ait toujours été ainsi — est une affaire nationale au premier chef (1). Et ce sont les peuples, aujourd'hui, qui la font.

Nous venons de constater que ce sont, aujourd'hui, non pas les pouvoirs « révolutionnaires », mais, bien au contraire, les pouvoirs « légitimes » qui ont peur du peuple, et peur de la guerre. Il nous paraît, pour notre part, que la meilleure explication de cette situation, à première vue assez paradoxale, nous a été donnée déjà par Platon. Platon nous enseigne, en effet, que les États d'un certain type, et notamment les États oligarchiques, seront, de toute nécessité, des États pacifiques. Non pas, sans doute, par suite d'un amour sincère de la paix, mais simplement par incapacité de faire la guerre, par suite de la peur que ces États éprouvent devant la perspective de se ruiner en la faisant et, aussi, devant celle d'armer le peuple ; ceci pour la raison décisive que ces États se trouvent divisés en eux-mêmes, et que, dans ces États, le lien unifiant la Cité se trouve rompu par la haine et la peur mutuelles qui opposent l'une à l'autre la classe dirigeante et le peuple. Aussi l'État oligarchique n'est-il pas *un* État, mais deux, « celui des riches, et celui des pauvres, qui habitent le même sol et conspirent constamment les uns contre les autres » (2).

La situation décrite par Platon, l'état de peur, de haine mutuelle et de guerre civile latente, l'état pré-révolution-

(1) Nous parlons d'une vraie guerre. Non pas d'une expédition coloniale ou d'une opération de police ou de brigandage qui ne fait appel qu'à l'infanterie coloniale ou à la marine.

(2) Cf. mon *Introduction à la lecture de Platon*, New York 1945. La démocratie antique n'est ni pacifique ni pacifiste. La démocratie bourgeoise moderne, tant qu'elle reste saine, est pacifique mais non *pacifiste*.

naire ou pré-contre-révolutionnaire de la Cité oligarchique, ressemble étonnamment à celui qui existait dans la période du long armistice dans la plupart des démocraties bourgeoises de l'Europe. Car, bien que n'étant pas, dans le sens strict du terme, des États oligarchiques (ou ploutocratiques, selon la terminologie d'Aristote), la structure sociale et politique de ces États, où la puissance économique contrebalançait celle du nombre et où la hiérarchie sociale était principalement fondée sur la richesse, correspondait assez bien au terme, créé par leurs ennemis idéologiques (révolutionnaires et contre-révolutionnaires), de *plouto-démocraties*.

La tension de la première guerre mondiale, qui s'est avérée trop forte pour les sociétés semi-féodales, semi-bourgeoises de l'Europe orientale et centrale, et qui a provoqué l'écroulement de l'Empire russe, a été, sans doute, victorieusement surmontée par les sociétés bourgeoises de l'Occident, sorties victorieuses de la guerre. Toutefois, la secousse a été violente, et la vague révolutionnaire venue de l'Est, qui, bien que s'affaiblissant progressivement dans sa marche vers l'Occident, a atteint et même dépassé les rives de l'Atlantique, a provoqué partout des mouvements contre-révolutionnaires (1) d'une violence proportionnelle à celle de l'impact initial : contre-révolution effective là où la menace révolution-

(1) On a beaucoup écrit sur le fascisme. Et de très bons livres. Malheureusement on a le plus souvent négligé, ou ignoré, son aspect socio-politique en faveur de son aspect économique (ou idéologique) : la cécité de la pensée moderne pour la chose politique est vraiment étonnante ! Parmi les rares exceptions citons : E. LEDERER, *State of the masses*, New York 1940 et K. RIEZLER, *On the psychology of modern revolution*, *Social Research*, 1943 ; ni Lederer, ni Riezler ne font d'ailleurs la distinction nécessaire entre « révolution » et « contre-révolution ». La similitude de structure formelle leur masque la différence du résultat : maintien partiel et renouvellement total du personnel dirigeant.

naire avait abouti à une tentative de réalisation, comme en Hongrie ; contre-révolution préventive là où cette réalisation, sans être vraiment tentée, apparut comme un danger réel (en Italie et en Allemagne) ; contre-révolution potentielle là, où — comme en France — le danger révolutionnaire n'a été lui-même que potentiel (1).

C'est la menace de la révolution, et la grande peur qui s'en est suivie, qui a rejeté vers la « droite » la bourgeoisie occidentale et l'a poussée vers une alliance avec ses ennemis traditionnels et nouveaux, les forces traditionnelles et nouvelles de la contre-révolution (2). Alliance que renforça, et que cimentait même un fait d'une importance capitale, c'est-à-dire, l'extension légale ou simplement effective, du suffrage universel, qui a menacé les classes bourgeoises de perdre leur ascendant politique au moment même où les ruines financières, causées par la guerre dont elles avaient supporté le coût, et l'inflation qui en fut la conséquence, et qui provoqua ou du moins accentua le phénomène, si bien décrit par Platon, de la concentration des richesses et de l'appauvrissement des classes moyennes, leur faisait perdre leur ascendant économique et faisait chanceler les assises stables sur lesquelles elles avaient bâti leur existence. En effet, une évolution politique, équivalent pratique

(1) Là où la menace fut purement mythique et actuellement inexistante, la vague de peur provoquée par la révolution n'a fait que consolider le régime social (en Angleterre et, encore plus, aux États-Unis), et créer une sympathie diffuse pour la contre-révolution.

(2) N'oublions pas que, sur le continent de l'Europe, la révolution bourgeoise n'a nulle part — pas même en France — entièrement triomphé et que partout, au sein de la société bourgeoise, se maintenaient des éléments hostiles à cette dernière. Des « ci-devant », des « réactionnaires », des rétrogrades, qui ne l'ont jamais acceptée et ont toujours rêvé à la reconquête du pouvoir. Quant aux forces nouvelles de la contre-révolution, elles sont formées des « appauvris », des « déclassés » de la société bourgeoise, des « frelons », comme les appelle Platon.

d'une révolution, et qui changeait de tout au tout les bases mêmes du parlementarisme occidental, était en train de s'accomplir en Europe : le pouvoir politique, des mains des *taxpayers*, de plus en plus menaçait de passer dans celles des *tax-non-payers* (1). Surtout à la faveur de la crise mondiale et de l'accentuation de la lutte sociale qui s'en est suivie.

Dès lors, l'évolution psycho-sociologique décrite par Platon se déroule dans son rythme inexorable. « Les oligarques ont peur et cherchent à se défendre. Par des moyens légaux d'abord, puis, lorsque cela ne réussit pas, par des moyens illégaux. » Des conspirations se forment. Le peuple se défend. La peur augmente. Entre l'État et ses lois, et son patrimoine, les devoirs du citoyen et les droits du possédant, l'oligarchie n'hésite pas (2). Cela se comprend d'ailleurs : la possession est la valeur suprême de la société oligarchique (bourgeoise), le patrimoine est sa dernière valeur sacrée (3) et un État qui non seulement ne les protège pas, mais encore les détruit ou les met en danger par ses exactions fiscales (et autres), n'est pas, du point de vue de cette société, un État légitime. Et c'est de là que provient ce phénomène curieux, et à première vue paradoxal, de la désaffection croissante des classes possédantes — support et fondement de la

(1) Cf. Daniel HALÉVY, *La fin des notables*, Paris 1936. L'écrivain réactionnaire nous révèle ingénument que l'oligarchie dirigeante n'accepte la démocratie politique que dans la mesure et aussi longtemps que celle-ci reste « formelle ». Cf. également Yves SIMON, *The road to Vichy*, New York 1942.

(2) Les choses se passent d'une manière différente là où, comme en Angleterre, l'oligarchie bourgeoise n'a pas supplanté l'aristocratie, mais s'est intégrée à elle et où, de ce fait, la hiérarchie des valeurs a gardé une structure précapitaliste.

(3) Dans les pays neufs, tendus vers l'avenir et non recroquevillés sur le passé, le « patrimoine » joue un rôle infiniment moindre et, de ce fait, la « cinquième colonne » n'arrive pas à s'y constituer en puissance effective. En outre, dans ces pays-là lui manque l'appui de la réaction précapitaliste.

démocratie bourgeoise — pour la démocratie, et leur admiration croissante pour les formes autoritaires de l'État (en termes platoniciens : pour l'État tyrannique) auxquelles, normalement, elles devraient être hostiles (1) : l'oligarque accepte de partager le pouvoir, le citoyen cède le pas au possédant, renonce à ses droits politiques pour acquérir la protection pour ses biens matériels. S'il désespère de la trouver au dedans de la Cité (2), en d'autres termes, si la contre-révolution s'avère impossible, il cherchera un appui au dehors (3). Si même avec cette aide elle ne réussit pas à réaliser ses desseins l'oligarchie dirigeante de la société bourgeoise se transformera en « ennemi intérieur » et la « cinquième colonne » fera son apparition (4). Car c'est de la défaite de la Cité démocrate que l'oligarque espère désormais son salut.

La « cinquième colonne » est donc un phénomène politico-social tout à fait spécifique, aussi bien dans l'Antiquité que dans le monde moderne. Elle est composée

(1) Les classes possédantes des pays démocratiques acceptent ainsi le jugement que portent sur elles leurs adversaires idéologiques.

(2) Non sans l'avoir tout d'abord essayé. Aussi assistera-t-on à une contre-révolution préventive en Espagne (coup d'État de Primo de Rivera), qui ne réussit pas et qui amène la chute de la monarchie espagnole, à une tentative de contre-révolution en France (formation d'organisations « fascistes » telles que les « Croix de Feu », etc.) qui aboutit à l'émeute du 6 février 1934 et à la victoire du Front Populaire qui porta la « grande peur » bourgeoise au paroxysme et la poussa dans les bras de Hitler. Cf. là-dessus Yves SIMON, *The Road to Vichy*, New York 1943.

(3) La contre-révolution ne se résume aucunement en un complot oligarchique ainsi que la présente souvent une mésinterprétation courante. Le fascisme (totalitarisme, dictature, tyrannie) a des sources multiples et profondes. L'oligarchie ne crée pas la contre-révolution : elle l'aide, et l'appelle à son aide.

(4) La cinquième colonne n'agit pas seule. Elle attend l'arrivée des quatre autres.

de ci-devant actuels et surtout de ci-devant futurs (1). Elle est, essentiellement, un phénomène de contre-révolution, et même plus exactement de contre-révolution préventive. Elle est aussi, et tout aussi essentiellement, un phénomène de trahison.

Ceci nous explique pourquoi il n'y eut pas de « cinquièmes colonnes », ni d'ailleurs d'« ennemi intérieur » d'aucune sorte, dans les pays qui avaient, dans la période d'entre-les-guerres, mené à bien leur révolution, ou leur contre-révolution : dans les premiers, parce qu'il n'y restait plus de ci-devant ni actuels ni futurs, et que, par conséquent, il n'y avait à peu près plus personne pour pouvoir comploter ou tenter une contre-révolution ; dans les seconds parce que, la contre-révolution y ayant réussi,

(1) Dans l'analyse de l'évolution intérieure de la Cité oligarchique que nous donne Platon, c'est à une oligarchie voisine que l'oligarchie menacée fait appel. Dans la réalité de nos jours, ce n'est pas à une oligarchie, c'est à une tyrannie qu'elle s'adresse. Les considérations qui précèdent, toutes sommaires qu'elles soient, nous permettent de comprendre la raison de cette différence d'attitude : elle git dans le fait que, dans la situation actuelle, l'oligarchie apeurée et animée d'un esprit contre-révolutionnaire ne trouve pas, et ne peut pas trouver, pour ses desseins, une aide suffisamment active et décidée chez une oligarchie amie. C'est qu'il n'existe pas, et ne peut pas exister, l'oligarchie à la fois suffisamment puissante et suffisamment contre-révolutionnaire, pour lui venir effectivement en aide. Car là où elle est puissante, c'est-à-dire là où les formes démocratiques de la Cité ne mettent pas en danger le patrimoine et le pouvoir des possédants, c'est-à-dire, *in concreto*, dans les pays qui n'ont que peu — ou pas — ressenti la tension de la guerre et l'impact de la vague révolutionnaire, la société bourgeoise peut devenir conservatrice, réactionnaire, elle ne devient jamais contre-révolutionnaire : elle n'en a pas besoin. Mais, de ce fait, elle ne va pas soutenir une contre-révolution ailleurs. Elle laissera faire. Elle la favorisera peut-être, et même sûrement. Elle aidera en sous-main. Mais elle n'interviendra pas. Pour soutenir une contre-révolution en puissance, il faut une contre-révolution en acte, autrement dit, un pouvoir contre-révolutionnaire déjà établi.

et donc y ayant été — ou y étant devenue — populaire, il n'y restait à peu près plus personne pour fomenter ou tenter une révolution, et que, la contre-révolution étant au pouvoir, une « cinquième colonne » y était sans objet.

Nous venons de dire que la « cinquième colonne » comporte, essentiellement, un élément de *trahison* ; ceci pour la raison très simple qu'elle est, essentiellement, intelligence avec les ennemis de la *nation*. Or, si l'on peut soutenir que l'« ennemi intérieur » national ou social, que les minorités nationales englobées de force dans un État oppresseur, que des populations conquises, asservies et subjuguées par une classe de « maîtres » — que les Messéniens et les Hélotés n'ont pas de devoirs d'allégeance et de fidélité envers les Spartiates, — et qu'elles seraient dans leur droit en se révoltant au bon moment ; que, de même, dans un pays à structure religieuse, l'infidèle se trouve — selon l'adage fameux *non servatur fides infidelibus* — dans la même situation vis-à-vis de ses maîtres orthodoxes ; enfin que, dans un pays à structure monarchique, les sujets et les vassaux du souverain chassé par une guerre ou renversé par une révolution ne sont liés par rien vis-à-vis de l'usurpateur ou du régime républicain succédant à la monarchie, et que, donc, en prenant parti contre eux avec l'aide du dehors ils ne se rendent aucunement coupables de *trahison*, rien de tel ne peut être allégué en faveur de la « cinquième colonne » de la société bourgeoise.

Cette « cinquième colonne » est, sans doute, le résultat, et la victime, de la contradiction essentielle de la démocratie bourgeoise et de son État, l'État national moderne, de la dualité de nature de l'homme de cet État, dans la poitrine duquel cohabitent, s'unissent et parfois s'opposent, deux âmes : celle du citoyen et celle du possédant, du citoyen qui doit tout à la Cité — même sa vie, — et du possédant qui en attend tout sans rien lui devoir,

même — surtout pas ses biens, son argent (1). Union paradoxale, assurément, et instable. Pourtant c'est sur cette union, nullement indissoluble il est vrai, des deux natures dans la personne de l'homme de la Cité bourgeoise, qu'est fondé l'État national moderne. Car si dans la conception bourgeoise pure ce n'est que comme possédant que l'homme est, réellement, citoyen et membre de la nation, c'est en revanche, comme citoyen et membre de la nation seulement qu'il est en droit de posséder et de jouir de la possession de ses biens. En reniant la nation, cet homme, cessant d'être citoyen, se renie et se trahit donc lui-même, en devenant quelque chose qu'il abhorre peut-être plus que tout au monde : *un être sans patrie* (2).

C'est bien pour cela que, dans aucun pays de l'Europe, la bourgeoisie, en masse, n'a suivi l'oligarchie dominante et que la « cinquième colonne » s'est, principalement, recrutée parmi celle-ci, et parmi les pseudo-élites qui gravitent autour d'elle, et qui, dans la haine du peuple et le mépris des « masses », se cherchent un *ersatz* d'aristocratie qu'elles ne possèdent pas (3). Pour paraphraser une définition célèbre selon laquelle nous avons

(1) La « cinquième colonne » est composée des représentants des classes dirigeantes, non de ceux des classes opprimées. Ceci la distingue de tous les autres types d'« ennemis intérieurs. » Aussi son apparition sonne-t-elle le glas de la démocratie bourgeoise du type d'avant guerre.

(2) Il est bien connu que l'on donne le sang plus facilement que l'argent. On accepte sans broncher le service militaire, et on fraude le fisc sur les bénéfices de guerre. Cela se comprend : le service militaire fait appel au citoyen et c'est au possédant que s'adresse le fisc.

(3) Ce n'est pas le travail, ainsi que le prétendait le marxisme, c'est l'argent qui s'avère ne pas avoir de patrie. Ainsi l'union des prolétaires de tous les pays a-t-elle été beaucoup moins efficace et beaucoup moins réelle que celle des oligarques. L'erreur marxiste est à la fois comique et compréhensible : le matérialisme économique est une conception typiquement et essentiellement *capitaliste*.

tous le cœur à gauche et le porte-monnaie à droite, le « cœur » tendait vers la nation, et le « porte-monnaie » inclinait vers l'ennemi, ou, à une phase plus tardive, tandis que le « cœur » portait vers la résistance, le « porte-monnaie » poussait vers la collaboration. Il n'est pas étonnant dès lors que ce soient les gens « bien », c'est-à-dire ceux qui ont le plus de biens, qui aient, le plus souvent, succombé (1).

La collusion avec l'ennemi qui a permis la victoire de la contre-révolution, l'a, en même temps, affaiblie. La passion contre-révolutionnaire que la défaite, normalement, aurait dû enflammer, s'est, de ce fait, trouvée en désaccord et même en opposition avec le sentiment national. La propagande nationaliste de la « cinquième colonne » au pouvoir ne masquait que bien mal la réalité de la trahison nationale.

Il en est résulté que, de même qu'à la fin du XVIII^e siècle il en fut en France des couches aristocratiques, certaines couches dirigeantes des sociétés bourgeoises de l'Europe (les Oligarchies) se sont trouvées « hors de la nation », et que, à nouveau, la lutte contre l'« ennemi extérieur » s'identifiant avec celle contre l'« ennemi intérieur », le sentiment national, ou pour l'appeler du nom qu'il portait jadis, le *patriotisme*, retournant à ses origines, a refait son alliance avec la Révolution (2).

Cette alliance entre les masses bourgeoises et les forces révolutionnaires se maintiendra-t-elle ? Ou, au contraire,

(1) Depuis l'Évangile nous savons qu'il est difficile, pour un riche, d'entrer dans le royaume des cieux (c'est ce qui explique, sans doute, la sollicitude particulière de l'Église pour les gens de bien). L'héroïsme est facile aux pauvres — ils n'ont rien à perdre, selon le mot de M. E. Mireaux, directeur du *Temps* et ministre du premier gouvernement de Vichy (voir la *Revue du Caire*, octobre 1941, p. 641).

(2) Ainsi c'est la trahison des classes dirigeantes qui explique le caractère révolutionnaire de la Résistance : il est partout fonction directe du degré de « collaboration » des dirigeants.

la victoire, en éliminant le danger national, laissera-t-elle libre cours aux tendances contre-révolutionnaires que celui-ci avait endiguées? Les groupes qui ont formé la « cinquième colonne » réussiront-ils en temps de paix ce qu'ils n'ont pas réussi pendant la guerre, c'est-à-dire sauront-ils reconquérir les masses bourgeoises et effectuer cette contre-révolution préventive qu'ils ont depuis si longtemps préparée et qu'ils étaient prêts à payer si cher?

L'avenir seul nous donnera une réponse. Mais il serait imprudent de ne pas tenir compte de cette possibilité.

Alexandre KOYRÉ.

CHRONIQUE.

PAYSAGES DE FRANCE DANS LA MUSIQUE FRANÇAISE DE PIANO.

Bien que l'on parle souvent de sa couleur, la musique ne peut prétendre à peindre ; mais elle fait mieux : elle suggère, et nous livre, en même temps que le sujet traité, un aspect de la personnalité de son auteur. De tous les arts, elle est celui qui répond le mieux à la définition donnée par Bacon : « l'Art, c'est l'homme qui s'ajoute à la nature. » Car elle ne peut copier ; elle ne prend dans la nature que l'inspiration, et celle-ci naît d'une impression fugitive, d'une circonstance heureuse grâce à laquelle une correspondance s'établit entre l'artiste et le spectacle dont il est témoin, le paysage où il se trouve placé.

Combien de morceaux dont le titre évoque une impression de la nature, le souvenir d'un paysage ? Et malgré l'imprécision du langage musical, combien de ces pages nous livrent-elles, aussi parfaitement qu'un dessin ou qu'une peinture, ce qu'il y a de moins saisissable dans les formes d'un site, dans l'atmosphère même d'une fin de journée ou dans le mystère de la nuit ? Point n'est besoin de la variété des timbres, de la « palette » instrumentale pour réaliser cette transposition des impressions visuelles en sensations auditives ; les cordes du piano — qui sont à la musique ce que les lignes du dessin à la plume sont à la peinture — y suffisent. Les deux portées de la musique de clavier traduisent, noir sur blanc, serait-on tenté de dire, les nuances les plus subtiles de ces états d'âme inspirés par la mer, la forêt, la montagne, les scènes de la vie rustique ; et l'on y retrouve

jusque dans le détail — en même temps qu'on y surprend le secret de cette alchimie par laquelle s'opère la transmutation des sensations passagères en œuvre d'art — on y retrouve la trace d'une émotion non moins fugitive que le reflet des nuages sur les eaux ou que le frisson des feuilles agitées par la brise.

Quelques ouvrages qui sont parmi les plus caractéristiques de l'école française contemporaine peuvent servir à le démontrer. Voyez, par exemple, dans le recueil des dix *Pièces pittoresques* d'Emmanuel Chabrier, les numéros 1 et 4. La première a pour titre *Paysage*, et ce « paysage », selon le mot d'Amiel, est aussi un état d'âme : un unisson des deux mains, au début, nous montre le promeneur qui va, tranquillement, vers le site où l'appelle un souvenir. Le thème s'élargit, puis, brusquement, l'allure du morceau change. Le promeneur sans doute est arrivé en haut de la colline d'où sa vue embrasse quelque horizon de montagnes dont les cimes se découpent sur un ciel chargé de nuages. Il ne s'attarde point, et bientôt, il repart, et le même unisson des deux mains qui servit de prélude nous dit son retour.

La quatrième pièce a pour titre *Sous-bois*. Ici c'est la ramure des grands arbres agités par le vent, c'est le frémissement des taillis, c'est la vie doucement bruissante de la forêt que nous surprenons — une forêt de France, où la nature est sans trahison et où l'on peut s'aventurer en paix. Mais la musique dit aussi les jeux de la lumière à travers les futaies, l'ombre épaisse des fourrés, et la bienfaisante impression de calme que ces choses répandent autour d'elles et qui emplit l'âme du voyageur, par un beau jour d'été. Comment ? C'est le mystère des « enchaînements d'accords subtilement équivoques », comme le dit Alfred Cortot ; et c'est le secret de Chabrier.

Encore que le numéro 7 ait pour titre *Danse villageoise* — et qu'il s'agisse bien, en effet, d'une danse — c'est l'Auvergne qu'on trouve, le pays natal du musicien qui lui doit cette solidité, cette franchise et cette bonhomie enjouée dont toutes ses œuvres sont marquées. C'est l'Auvergne de la *Bourrée fantasque*, publiée pour la première fois sous la forme d'une pièce pour le piano, que devait orchestrer Félix Mottl, séduit par l'exubérante richesse du morceau.

*
* *

Plus encore que celle de son ami Chabrier, la musique de piano de Vincent d'Indy nous dit son attachement à la petite patrie : la *Symphonie sur un thème montagnard*, qu'on nomme plus volontiers la *Cévenole*, est restée l'œuvre la plus populaire du maître, et c'est un pur, un rayonnant chef-d'œuvre. Symphonie, mais où le piano tient le rôle d'un instrument concertant, qui reprend, développe et commente le thème unique, le chant montagnard du Vivarais que l'on retrouve, même lorsqu'il s'agit d'autres cimes plus élevées, sinon plus sauvages, dans le *Poème des Montagnes*. On y entend le *Chant des bruyères*, s'éveillant au matin, alors que les premiers rayons du soleil boivent la rosée ; puis, des *Danses rythmiques* traduisent les plaisirs des montagnards et ouvrent une échappée vers le Tyrol ; mais le *Plein air*, avec ses *Hêtres et Pins*, avec son *Coup de vent*, nous ramène en France. On n'en peut douter : c'est la même atmosphère que dans la *Cévenole*. Le voyageur, si loin qu'il aille, retrouve sous d'autres cieux et devant le dépaysement des horizons nouveaux, les souvenirs qui l'assaillent et le ramènent à ses sites familiers.

C'est, peut-être, entre tous les musiciens français, Déodat de Séverac qui a le plus heureusement trouvé dans la nature l'inspiration : « Son œuvre, écrivait à son propos Pierre Lalo, est pleine de l'odeur du terroir ; on y respire le parfum du sol. Les courses sous le soleil, les haltes à l'ombre, les cloches distraites tintant dans l'air du soir, les heures de repos et de rêve à la fin du jour, les labeurs des champs, les divertissements après le travail, les peines et les joies de la vie rustique, sa musique exprime toutes ces choses, l'âme des paysages et celle des hommes, l'âme du pays natal est en elle. » De cette musique de Déodat de Séverac, Debussy disait qu'elle « sent bon », qu'elle embaume comme la prairie et la forêt. Et c'est vrai. Elle est le plus bel exemple, le plus probant, de ce pouvoir évocateur des sept notes de la gamme sous les doigts du pianiste. Car, c'est surtout au piano que Séverac a confié ses chants d'amour au Lauraguais, au Rousillon et à la Cerdagne, aux provinces dans lesquelles il est né

et où il a grandi, où il a vécu la presque totalité de sa vie et où il est revenu mourir prématurément à quarante-quatre ans.

*
* *

Cette musique de Séverac a été conçue dans la joie (parfois douloureuse) de créer ; elle a jailli, comme éclosent les fleurs, du Languedoc, et elle garde les couleurs de ce vaste paysage que le musicien avait sous les yeux, de la terrasse de sa maison, à Saint-Félix de Caraman. L'horizon s'étend jusqu'aux Pyrénées vers le midi, jusqu'à la Montagne noire au nord. Les vallées de l'Hers et du Sors dessinent leurs méandres au premier plan. Ce site parle un langage éloquent et simple — le langage du pays occitan, la vieille langue des troubadours.

C'est elle qu'on entend dans le poème géorgique en sept parties auquel Séverac a donné pour titre *Le Chant de la Terre*, dans *Baigneuses au soleil*, dans *Cerdana*, comme on l'entend aussi dans *Le Cœur du moulin* que l'Opéra-Comique joua en 1909. Séverac écrit pour les différents morceaux du *Chant de la Terre* un commentaire qui les explique. Mais les détails qu'il donne, s'ils aident à préciser les caractères de chaque pièce, apparaissent, en somme, inutiles, tant la musique se suffit, tant elle sait, sans aucune littérature, définir — on serait tenté de dire avec précision — le tableau qu'elle nous offre, qu'il s'agisse du *Labour* ou des *Semilles*, du *Conte à la veillée*, de la *Grêle* printanière, des *Moissons*, ou du *Jour des Noces*. Et *Languedoc* n'est pas moins pittoresque — au sens exact du mot — pas moins suggestif : ici, le personnage central, c'est le *Mas*, la maison rustique, autour de laquelle s'étendent les champs qui la font vivre. Deux pièces de cette suite ont assuré la gloire de Séverac : *A cheval dans la prairie*, et *Coin de cimetière au Printemps*. Il leur a dû non seulement sa précoce célébrité, mais aussi l'amitié de ses pairs. Les autres morceaux ne leur sont pas inférieurs, et l'on peut dire que *Sur l'étang, le soir*, est d'une qualité qui l'égale aux pages les plus justement fameuses de Debussy.

Ainsi, sur le piano, est-il possible d'évoquer bien des aspects étonnamment variés du pays de France. La liste est fort incom-

plète, on s'est borné ici à citer quelques-uns de ces tableaux les plus caractéristiques. Est-il d'ailleurs un musicien digne de ce nom qui n'ait, quelque jour, senti monter en lui un hymne de ferveur et de reconnaissance envers le sol natal?

LA CORRESPONDANCE DE CLAUDE DEBUSSY.

Trois volumes ont paru qui nous font mieux connaître le vrai visage de Claude Debussy : c'est d'abord un livre de souvenirs, dû à M. René Peter, et qui a pour titre : *Claude Debussy* ; puis des *Lettres de Debussy à deux amis* (Robert Godet et G. Jean-Aubry) et, enfin, la *Correspondance de Claude Debussy et Pierre Louÿs*, recueillie et annotée par Henri Borgeaud, avec une introduction de G. Jean-Aubry (1). A vrai dire, beaucoup de ces documents étaient déjà connus par des publications fragmentaires dans les journaux et les revues ; mais les substantielles études qui les complètent, les souvenirs rassemblés autour de ces lettres par ceux qui furent leurs destinataires ou qui ont été les témoins des événements rapportés, en décuplent le prix.

Le livre de M. René Peter est charmant : avec une ferveur d'amitié que vingt-cinq ans passés n'ont point altérée, l'auteur s'est attaché à réunir un grand nombre de petits faits, d'anecdotes, de conversations, émaillés de billets et de lettres qui donnent au récit un tour vivant comme le ferait une présence, comme si tout à coup le musicien disparu surgissait lui-même au milieu des pages pour attester par quelque trait plaisant la vérité de cette biographie. On le voit tel qu'il fut : assez énigmatique pour ceux qui ne furent pas de ses familiers, mais pour ses intimes, plein de gentillesse gamine, cachant sous l'humour et l'esprit de blague « fin de siècle » l'inquiétude et la mélancolie d'un artiste tourmenté. Sa vie fut « torturée, brutale, pavée d'ennuis sombres et prosaïques, que son génie ne voulait point

(1) René PETER : *Claude Debussy*, Collect. «Leurs Figures», Gallimard. — Claude DEBUSSY : *Lettres à deux amis*, Libr. José Corti. — *Correspondance de Claude Debussy et Pierre Louÿs 1893-1904*, Librairie José Corti, Paris.

apercevoir et de quoi même il se dégageait plus hautain, comme offusqué d'une semblable compagnie». Ne serait-ce point un peu le trahir, ce génie, que de divulguer précisément les circonstances dont il s'efforça toujours de s'évader? — s'est demandé M. René Peter. Mais ses scrupules ont été levés par cette remarque de M. Alfred Cortot : « Je vois, moi, dans ces deux aspects de sa vie, si soigneusement tenus étrangers l'un à l'autre, comme un constant antagonisme créateur de beauté. Peut-être est-ce, en effet, de son effort à garder une âme isolée que jaillirent d'autant plus impétueux ces chefs-d'œuvre conçus dans la sérénité qu'il se voulut. Montrer sa vie tangible, c'est peut-être pénétrer le secret de l'enchanteur. »

Rien de plus juste : devant ces confidences surprises, on est tenté de se demander s'il importe, au fond, de soulever le voile abaissé pudiquement par un artiste sur l'intimité de son être ; si, en définitive, nous ne devons point nous en tenir à ce qu'il nous a livré de lui-même dans ses œuvres publiées et qui nous le montrent, sinon tel qu'il fut, du moins tel qu'il demeure pour la postérité, « tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change ».

Mais non : il ne peut être indifférent de savoir comment et pourquoi les misères de l'homme, ses doutes, ses souffrances, ses hésitations et ses faiblesses ont finalement concouru à le grandir. Il ne nous appartient pas de juger, ou, du moins, il ne nous est permis de connaître que pour mieux comprendre et pour mieux aimer. Et c'est bien, en définitive, ce que nous éprouvons en lisant le livre de M. René Peter.

*
* *

Il est plus difficile de parler des *Lettres à deux amis* (Robert Godet et G. Jean-Aubry) : elles forment un tout, un faisceau dont il est malaisé de détacher des fragments. Cependant, voici, par exemple, ce que Debussy écrit, en décembre 1911, à propos de Strawinsky : « Savez-vous que tout près de vous, à Clarens, il y a un jeune musicien russe : Igor Strawinsky, qui a le génie instinctif de la couleur et du rythme? Je suis sûr que lui et sa musique vous plairaient infiniment. » Et puis : « Il ne fait pas

le malin. C'est fait en pleine pâte orchestrale, sans intermédiaire, sur un dessin qui ne s'inquiète que de l'aventure de son émotion. Il n'y a ni précautions, ni prétentions. C'est enfantin et sauvage. Pourtant, la mise en place en est extrêmement délicate. Si vous avez l'intention de le connaître, n'hésitez pas.» Et cinq ans plus tard sur le même : « J'ai vu récemment Strawinsky : il dit *mon Oiseau de Feu, mon Sacre*, comme un enfant dit ma toupie, mon cerceau. Et c'est, exactement, un enfant gâté qui parfois met les doigts dans le nez de la musique. C'est aussi un jeune sauvage qui porte des cravates tumultueuses, baise la main des femmes en leur marchant sur les pieds. Vieux, il sera insupportable, c'est-à-dire qu'il ne supportera aucune musique ; mais pour le moment, il est inouï ! Il fait profession d'amitié pour moi, parce que je l'ai aidé à gravir un échelon de cette échelle du haut de laquelle il lance des grenades, qui n'explorent pas toutes. Mais, encore une fois, il est inouï. »

*
* *

La *Correspondance de Claude Debussy et Pierre Louÿs* s'étend sur les dix années qui vont de 1893 à 1904 — du *Quatuor* à *Pelléas* et à *la Mer*, années de pleine production, abondantes en chefs-d'œuvre. Ce que fut l'intimité de ces deux hommes, on le sait ; mais bien des légendes ont pris naissance à ce propos, et l'on a répété, par exemple, que Debussy dut à Pierre Louÿs la plus grande part de son bagage littéraire, que ce fut Pierre Louÿs qui forma son goût. M. G. Jean-Aubry fait justice de ces allégations que dissipent d'ailleurs complètement les lettres échangées par les deux amis. Quand Debussy se lie avec Pierre Louÿs, il est déjà l'auteur d'une cinquantaine de mélodies (en grande partie inédites) ; il a composé la cantate qui lui a valu le Prix de Rome, *L'Enfant prodigue*, *Le Printemps*, *La Damaïsselle élue*, la *Suite bergamasque*, les deux *Arabesques*, la *Fantaisie pour piano et orchestre*, la *Petite Suite*. Il a entrepris la composition du *Prélude à l'après-midi d'un Faune* et du *Quatuor*. Il est déjà lui-même. Mais sa notoriété n'est pas encore établie, et il ne fait rien pour répandre ses œuvres et pour acquérir le succès. Des deux amis,

Pierre Louÿs est le plus expansif; Debussy est taciturne; il donne à tous l'impression d'ignorer ce dont il est généralement mieux instruit que ses interlocuteurs : « En dépit d'une instruction assez élémentaire, il a acquis une culture littéraire diverse et sûre, à la faveur de quelques conseils silencieusement écoutés, et d'un instinct singulièrement éveillé. Abusés par cette réserve et l'éclat plus vif des propos et des connaissances de Pierre Louÿs, certains d'entre ceux qui connurent les deux hommes aux premiers temps de leur amitié, ont répandu, par la suite, des récits où Pierre Louÿs apparaît comme l'éducateur, le guide littéraire d'un compositeur déjà savant en musique, mais par ailleurs « presque illettré ». Les faits eux-mêmes font justice de ce prétendu rôle d'éducateur littéraire que Pierre Louÿs aurait joué. Raymond Bonheur nous a montré Debussy, dès 1880, avide de lectures, sans autre guide qu'un mystérieux instinct, allant à Banville, Verlaine, Baudelaire, Poë, Mallarmé et Laforgue, puisant dans leur génie comme à une inépuisable source d'inspiration. »

La lecture de la correspondance des deux amis confirme nettement ce fait : d'emblée, Debussy se montre l'égal, intellectuellement, de Pierre Louÿs. Mais ceci ne veut pas dire que l'influence de l'auteur d'*Aphrodite* ait été négligeable : elle devait, d'ailleurs, aboutir à une collaboration dont nous ne gardons malheureusement qu'un témoignage, les trois *Chansons de Bilitis*. Nous en devrions posséder un autre, et plus important encore, si le projet de *Cendrelune*, conte de Noël, qui retint si longtemps les deux amis, avait abouti.

Le texte des deux cent seize lettres échangées par Pierre Louÿs et Claude Debussy avait été publié déjà par l'*Esprit français* et par *Le Mois suisse*, mais sans ordre, les billets n'étant le plus souvent point datés, ou l'étant mal. D'innombrables fautes de lecture le rendaient, en outre, quelquefois indéchiffrable. Il faut savoir gré aux deux nouveaux éditeurs d'être parvenus, à force d'ingéniosité et de patience, à le rendre clair. L'ouvrage qu'ils nous donnent aujourd'hui est infiniment précieux, et l'on peut dire qu'il éclaire d'un jour limpide et franc deux figures considérables de la musique et des lettres françaises.

René DUMESNIL.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

		Pages.
BENOÎT (F.),	<i>L'amour sans bandeau</i>	45
GIDE (André),	<i>Extrait d'une conférence</i>	1
MASPERO (Jean),	<i>Poèmes</i>	333
TAHA HUSSEIN,	<i>L'Arbre de misère</i>	361-466

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

ARAGON,	<i>Matisse ou Apologie du luxe</i>	219
BALACHOWSKY (A.),	<i>Cobayes humains</i>	393
BEDEL (Maurice),	<i>Les savants dans la guerre</i>	40
BERNANOS (Georges),	<i>Le témoignage d'un visionnaire ou un « Français moyen » dans un monde de surhommes</i>	460
DESTOUCHES (Jean-Louis),	<i>Magnétisme terrestre et relativité</i>	150
DOMBASLE (Jacques),	<i>Les Écrivains français et l'Allemagne</i>	139
DRIOTON (Étienne),	<i>La place de Gaston Maspero dans l'Égyptologie</i>	284
DUMESNIL (René),	<i>La correspondance de Claude Debussy</i>	533
—	<i>Le cas « Messiaen »</i>	198
—	<i>Paysages de France dans la musique française de piano</i>	529
DUPERTUIS (Jean),	<i>Écrivains et leur peuple : II, Maxime Gorki</i>	68
—	<i>En relisant Jules Renard</i>	80
—	<i>Études, poèmes et romans</i>	253
—	<i>Ides et calendes</i>	155
—	<i>John Dewey et l'école active</i>	399
—	<i>Nouvelles éditions classiques</i>	170
FARGUE (Léon-Paul),	<i>Colette et la sensibilité féminine fran- çaise</i>	386

		Pages.
GERBERT (Henri),	<i>Gérard de Nerval</i>	431
GIRON (Roger),	<i>Georges Navel sera-t-il un nouveau Panait Istrati?</i>	435
GUYON (Bernard),	<i>Réflexions sur l'art de Péguy</i> . 16, 117,	226
JOUGUET (Pierre),	<i>Jean Maspero</i>	330
—	<i>Gaston Maspero</i>	269
KAYSER (Jacques),	<i>De la « Liberté capitaliste » au « Con- trôle collectiviste »</i>	105
KEMP (Robert),	<i>Chronique théâtrale</i>	245
—	<i>La Querelle d'Amphitryon</i>	145
KOYRÉ (Alexandre),	<i>La cinquième colonne</i>	501
LOUYS (Pierre),	<i>Paroles de Verlaine</i>	451
MAINZER (D ^r F.),	<i>Le cœur est-il le siège de l'âme?</i>	203
MARAN (René),	<i>De l'exotisme de l'abbé Delille à l'exo- tisme de Baudelaire</i>	497
MASPERO (Gaston),	<i>Le marché et les boutiques dans l'Égypte antique</i>	293
—	<i>Le Temple de Louxor et ce qu'on apprend à le bien visiter</i>	308
MASPERO (Henri),	<i>La vie privée en Chine à l'époque des Han</i>	342
SAVIOZ (Raymond),	<i>Un maître et un disciple au XVIII^e siècle</i> .	89
SUDRE (René),	<i>Le Jubilé scientifique du Professeur Vincent</i>	112
—	<i>Les progrès de la biologie</i>	214
TAHA HUSSEIN,	<i>André Gide à travers son Journal</i> . . .	5
ZAKYNTHINOS (D. A),	<i>Activité apostolique et politique étrangère à Byzance</i>	179

LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE

CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

Visitez la ferme modèle de BAHTIM (près de Choubra)
et le Musée du Coton de GHÉZIREH

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles
et à aider à les résoudre

B. P. 63 Ghézireh-LE CAIRE

Téléphone n° 46257

AVOCATS, MÉDECINS, INGÉNIEURS,

SAVANTS, LETTRÉS

LE

**BULLETIN CRITIQUE
DU LIVRE FRANÇAIS**

PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LA DIFFUSION
DE LA CULTURE FRANÇAISE, 78, RUE DE LILLE, PARIS,

VOUS EST INDISPENSABLE.

L'abonnement aux 10 fascicules annuels ne
coûte qu'une Livre par an. Prière d'envoyer les
demandes d'abonnements à la *Revue du Caire*,
avec chèque ou mandat-postal.

CHEMILA

nouveautés

le caire · paris

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES
LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

Volumes in-16

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)
LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE À TÂTONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.